Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-650542-p0001-2

Elcon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss.

824

Landesbibliothek
Regionalgeschichtliche Abteilung

LE PIED DE FANCHETTE, OU L'ORPHELINE FRANÇAISE;

HISTOIRE INTÉRESSANTE ET MORALE.

Une jeune Chinoise avançant un bout du pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eût fait la plus belle Fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. *Œuvres de J. J. Rousseau, tome IV. p. 268.*

PREMIERE PARTIE.

A FRANCFORT, & à LEIPSIG, en Foire.

M. DCC. LXIX.

SI je n'avais eu pour but que de plaire, le tissu de cet Ouvrage aurait été différent : Fanchette, sa bonne, un Oncle & son Fils, avec un Hypocrite, suffisaient pour l'intrigue ; le premier Amant de Fanchette se fût trouvé Fils de cet Oncle ; la marche aurait été plus naturelle, le dénoûment plus saillant & plus vif : MAIS IL FALLAIT DIRE LA VE'RITE'.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)

A

MADAME

L***,

FEMME D'UN MARCHAND.

MADAME,

En vous dédiant cet Ouvrage, c'eſt aux graces que je les conſacre. Née pas l'état le plus proche du bonheur ,

*vous joignez au charme séduisant d'une figure aimable, les vertus & les talens : chérie, adorée de tout ce qui vous environne, vous êtes heureuse par les sentimens que vous inspirez : ils ne sont point tyranniques comme ceux de l'amour ; ils n'ont pas la froideur du respect ; ils sont doux & flateurs comme ceux de l'amitié. Voila le précieux avantage dont les grands ne jouissent presque jamais : belle L***, la fortune vous a mieux traitée qu'eux. On les honore, & l'on vous aime : quelle différence !*

Ce n'est pas, MADAME, que je veuille, comme tant d'autres, ravaler la noblesse du sang, regarder tous les rangs comme égaux, & me parant d'une fausse indifférence pour la fortune, insulter de loin à ses favoris : non : je reconnais tous leurs avantages : je confesse qu'ils sont

grands, & qu'ils méritent qu'on les envie : Quel bonheur de pouvoir servir efficacement l'état : d'approcher le pere de la patrie : de prétendre quelquefois à sa confiance : de tendre aux malheureux une main secourable, non pas à la maniere de ceux qui n'ont que des moyens bornés, mais en soulageant des Provinces entieres ! Est-il un cœur que de si glorieuses prérogatives ne trouvent que de glace !

Ne croyez pourtant pas, MADAME, que de ce côté-là même, le Ciel vous ait moins avantagée qu'eux : Dans ce siecle éclairé, le négociant jouit de l'estime générale : Comme les grands, il sert les états & l'humanité toute entiere, mais d'une maniere différente : ce n'est point en remportant des victoires, en gouvernant des Provinces, en administrant

la justice ou les finances : C'est en fournissant aux hommes l'agréable, l'utile & le nécessaire. Quels biens ses immenses travaux ne procurent-ils pas à la société ! Il fait jouir ses Concitoyens des productions des deux mondes, & rapproche les peuples les plus éloignés : C'est lui qui fait que des nations autrefois barbares, connaissent les commodités de la vie, & se polissent par degrés : ce sera par lui qu'elles deviendront à leur tour l'azile des arts & des sciences : Sans lui, l'agriculture, cette premiere source de tous nos biens, demeurerait languissante & découragée : D'un bout du monde à l'autre, obéi comme un Monarque, sans troupes, sans l'effrayant appareil des combats, sa probité lui donne toute sa puissance.

MADAME, en quoi donc ceux que distingue une naissance illustre peu-

vent-ils se flater de l'emporter sur votre condition? Ah! s'il est quelque avantage, c'est chez vous que je le vois: Quels biens sont préférables à cette vie douce que l'aisance procure? on ne tremble pas devant vous; l'on vous considere, & celà suffit. Qu'est-ce, pour la plupart des hommes, que le bonheur si vanté d'être puissant, sinon la triste prérogative de pouvoir assouvir des desirs déréglés, auxquels une plus humble fortune aurait mis un frein? Oui, MADAME, soyez fiere de votre état: il est utile, il est nécessaire: les Ducs & les Lords n'ont pas de plus nobles titres.

FANCHETTE, ainsi que vous, MADAME, est née dans l'ordre de Citoyens respectables qui s'apliquent au commerce: cet attrait qui lui soumit tous les cœurs, vous le possedez: Daignez

l'introduire dans le monde : Elle ne peut y paraître sous une plus charmante & plus vertueuse Conductrice.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur R. D. L. B.

Les Notes sont à la fin de la seconde Partie.

LE PIED
DE
FANCHETTE,
HISTOIRE INTERESSANTE
ET MORALE.

CHAPITRE I.ER
PRE'FACE.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus (1).

JE suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du Pied mignon d'une belle. O vous ! l'étonnement & la terreur de l'univers, conquérans célèbres, Ninus, Séfostris, Alexandre, César, Charlemagne, Gengiskan, vertueux Henri IV, fougueux Charles XII, & toi-même, le héros de mon pays, immortel Louis XIV,

pavillon bas. Vous avez regné sur des hommes que fit trembler votre redoutable puissance; & Fanchette, jeune, sans nom, sans naissance; mais avec un minois séduisant, des yeux pleins de douceur, un pied.... ah ciel! un pied.... comme on n'en vit jamais, tant il est joli, regne, par l'amour sur tous les cœurs. Son triomphe est bien plus doux que ceux que vous procurerent tant de victoires: Pour conserver les sujets qu'elle a soumis, il ne lui faut que paraître & *faire un pas*. Telle autrefois cette fameuse Sémiramis, en montrant aux peuples mutinés ses beaux cheveux épars & sa gorge nue, calma la révolte des séditieux enchantés. Ou plutôt: Telle on voit de nos jours l'aimable L***, chaussée d'une mule mignone, attirer sur son petit pied [2] les yeux d'une foule d'admirateurs: Il n'est pas un jeune homme qui n'envie le sort de son heureux époux: Si d'un sourire, cette belle encourageait ceux qu'elle a charmés, du militaire, elle ferait un CONDE', du poëte, un Voltaire; du prosateur, un Rousseau; du musicien, un Rameau; du peintre, un Boucher; de tous les artistes,

de grands hommes; & de tous les hommes, des amans.

Quelle emphaſe, après un tel tître, dira-t-on?..... Mais, cher lecteur, c'eſt l'uſage, lorſqu'on écrit l'hiſtoire de perſonnes vivantes, ou dont la famille eſt en crédit : on emploie de grands mots, de grandes phraſes, pour dire de très-petites choſes. D'ailleurs, mon ſujet n'eſt pas auſſi mince qu'on pourrait ſe le figurer. L'attention des femmes de nos jours à relever les graces d'un joli pied, & notre expérience, ſemblent nous indiquer que ſeul il peut faire naître des paſſions. Mais que dis-je ? pourquoi me borner à notre ſiecle, & ne former que des conjectures, tandis que l'hiſtoire nous fournit des exemples ? *L'éclat de la chauſſure* de la belle Judith *éblouit Holoſerne*, avant que *ſa beauté rendît captive l'ame* du général aſſyrien [3]. Le pere du farouche Vitellius ne put voir ſans émotion le joli pied de l'impératrice Meſſalline ; *il obtint la permiſſion de la déchauſſer, s'empara d'une de ſes* MULES, *qu'il porta toujours avec lui, & que ſouvent il baiſait* [4]. Serait-ce parce que dans les femmes,

ces êtres charmans destinés à plaire, la nature a voulu que tout fût enchanteur & séduisant? Il le faut bien. Ces magiciennes aimables font de toutes les choses à leur usage un talisman vainqueur : tout devient fleche de l'amour dès qu'elles l'ont touché.

CHAPITRE II.

Très-singulier.

SUR les quatre heures du soir, un jeudi, je traversais la rue *Montorgueil* pour enfiler celle de la *Comedie Italienne*. On donnait la vingt-quatrieme représentation des *Moissonneurs* : Une multitude de chars brillans, qui touchaient à peine le pavé, roulans avec fracas, éclaboussaient les filles sages, les hommes à talens, & le reste de cette populace utile, dont (heureusement pour elle) on ne saurait se passer. Moi, pauvre hère, héritier du cynisme de Mézerai [5], (mais non de son avarice), croté jusqu'à l'échine, je me *gare* sur la porte d'une marchande de modes. Ma figure, hétéroclitement pa-

rée, excita dans un essaim de jeunes filles qui la remplissaient, ce *rire inextinguible* [6] des dieux d'Homere. Je me retournai sans courroux (car j'ai la modestie de me croire ridicule). Je voulais regarder toutes ces jolies rieuses : je n'en vis qu'une, & mon cœur en tressaille encore. On la parait. O Dieu ! qu'elle était belle ! Ses cheveux, plus noirs que l'ébene, contrastaient avec les lis de sa peau : Sa coiffure lui donnait un petit air lutin : Sa vive & noire prunelle lançait les flammes ; son tendre regard demandait les cœurs : Les œillets & les roses ont moins d'éclat que le coloris de ses joues : On entrevoyait deux globes d'une blancheur éblouissante, que son corset ne pressait point encore : Une jupe courte laissait à découvert le commencement d'une jambe.... à quoi la comparer ? à tout ce que l'on peut imaginer de plus séduisant : Son pied, ce pied mignon, qui fera tourner tant de têtes, était chaussé d'un soulier rose, si bien fait, si digne d'enfermer un si joli pied, que mes yeux, une fois fixés sur ce pied charmant, ne purent s'en détourner... Beau pied ! dis-

je tout bas, tu ne foules pas les tapis de perse & de turquie; un brillant équipage ne te garantit pas de la fatigue de porter un corps chef-d'œuvre des graces; *tu marches en personne*: mais tu vas avoir un trône dans mon cœur.

L'épouvantable vacarme des carosses commençait à cesser; les rues devenaient libres, & je restais immobile. Une des compagnes de la belle aux souliers rose, presqu'aussi jolie qu'elle, & qu'un jeune homme charmant caressait, me donna son attention: J'entendis qu'elle disait:---- Ah Fanchette, comme il te regarde ----! Ces mots me tirerent de ma réverie: je m'écriai, dans un entousiasme plus que poétique: Oui, Fanchette, divine Fanchette, dans les provinces, à la ville, à la cour; ni reines, ni princesses, ni ducheſſes, ni marquises, ni les fastueuses épouses des héros de finance; aucunes des beautés anciennes, modernes, présentes & futures, ne vous ont valu, ne vous valent, ni ne vous vaudront jamais.

Après cette incartade, j'allais m'éloigner, lorsqu'un vieillard de ma connaissance, que depuis longtems j'avais perdu

de vue, m'aborda : il me reconnaît : je l'embraſſe : il me prend la main ; m'entraîne ; entre chez la marchande ; & la belle Fanchette lui fit l'accueil le plus flateur.

CHAPITRE III.

Qui n'en impoſera pas au lecteur.

KATHEGETES (c'eſt le nom du vieillard) parla quelque tems à la fille charmante, dont le joli pied m'avait ſi vivement frapé : Leur entretien me parut court. Tel, nouvellement arrivé de province, un ſpectateur à l'*opera*, devient tout yeux & tout oreilles : tantôt les décorations, les inſtrumens, la muſique, les machines : tantôt les acteurs, & ſurtout les actrices ; la légereté, les gracieuſes évolutions, les attitudes voluptueuſes, ces mouvemens des danſeuſes où l'art diſparaît, & que le ſentiment ſemble nuancer, l'occupent, l'enlevent : le ſpectacle eſt fini, la toile eſt baiſſée, qu'il regarde & qu'il écoute encore : Et

moi, ravi d'admiration, je considérais Fanchette & sa jeune compagne, que le vieillard était déja sorti: je m'en aperçus, & me hâtai de le suivre.

J'allais lui faire des questions: il me prévint. --- Vous, me dit-il, qui ne vous repaissez que de chimeres, auteur infortuné de romans plus malheureux encore, je veux vous procurer les moyens de dire vrai au moins une fois dans votre vie. Des affaires importantes m'occupent aujourd'hui. Il s'agit de rendre à son amant, à sa famille, à la patrie une jeune personne, que des vœux involontaires ensevelissent toute vive dans un couvent, & de marier mon éleve. Dans huit jours venez me trouver. J'ai des mémoires.... Vous y verrez une histoire étonnante: des faits..... Cela fera du bruit..... --- Huit jours! le terme est bien long, intérompis-je, pour l'impatience que vous venez de faire naître. Le vieillard allait me repliquer: son éleve paraît, il me quitte & le joint. Je vais instruire mes lecteurs de ce que c'était, & de l'accident qu'occasionna ce retard.

A peine le huitiéme jour commençait

à

à poindre, que je sors du lit en tressaillant. Je vole chez monsieur Kathégetes : il n'est pas levé; on l'éveille : j'entre; il s'habille : il cherche le manuscrit, ne le trouve pas, apelle un garçon qui le sert, gros rustaud nouvellement débarqué, lui fait une question, dont la réponse fut pour moi, cher lecteur, un coup de poignard : ce malheureux avait donné notre histoire pour en faire des papillotes ! Nous nous écrions tous deux, le vieillard & moi. Le valet-de-chambre accourt : il avait encore à la main quelques déplorables fragmens de l'ouvrage, triangulairement tailladés. Il est aisé de s'imaginer quelle fut ma douleur, en les lisant. Prétendant me consoler, le vieillard me raconta les faits en gros. Il ne fit qu'accroître ma douleur : c'était l'histoire de la jolie Fanchette !... Mais des détails hâchés, pouvaient-ils remplacer ce que j'avais perdu ? J'étais venu rempli des plus hautes espérances : je m'en retournai vide, triste, anéanti.

Quinze jours s'écoulerent : J'oubliais déja que j'avais été sur le point de porter le titre glorieux d'historien, & prêt à

devenir l'émule des R..., des F..., des V..., & surtout des T..., dont les héros sont plus raprochés de ceux que je devais célébrer ; lorsqu'en entrant au CAFE' où *virtus bellica gaudet*, j'entendis deux jeunes officiers disputer aussi chaudement que de jeunes bacheliers de la faculté des *dépêches* (*) sur l'inoculation. Je m'aproche : ils parlaient d'un manuscrit. Ce mot est intéressant pour un auteur. J'écoute. L'un en niait l'autenticité, l'autre la défendait : On me prend pour arbître : Je demande (à l'imitation des gens de loi) qu'on *me saisisse de la chose contentieuse*, & quelques jours pour donner ma décision.

Cher lecteur, quelle dut être ma surprise, lorsqu'en jettant les yeux sur le manuscrit, je reconnus dès les premières lignes, l'histoire qu'un malheureux valet-de-chambre mit en lambeaux ! l'histoire du pied de Fanchette !... Le marouffle avait entendu mes regrets & ceux du vieillard, ils lui suggérèrent l'idée d'une friponerie : il fut adroitement s'emparer de ce qu'il nous avait montré, &

[*] C'est un nom fort *désignatif* pour la *faculté de médecine*.

dont nous fésions peu de cas, cacha les feuilles encore entières, courut à tous ceux qu'il avait frisés, les dépapillota, rajusta le tout comme il put, & fit copier. Le manuscrit ainsi recompleté, à peu de chose près, il alla le vendre à l'abbé... qui, dit-on, achète des ouvrages tout faits, dont il a le front de se donner ensuite pour l'auteur. Suivant sa méthode, ce fameux écrivain avait défiguré celui-ci sous prétexte de le corriger, de manière à le rendre méconnaissable. Un petit-maître entra comme il achevait. — Encore un ouvrage, dit-il d'un ton railleur? — Hom... hom... c'est une bagatelle. — Voyons... l'on peut voir, mon cher? — Oui, cette note. — L'auteur a ma foi raison; rien de plus sot & de plus ignare qu'un petit-maître. Tout en lisant, le petit-maître remarqua les ratures, qui seules étaient de la main de l'abbé. Certains bruits courans dans le public augmentèrent ses soupçons; la fin de cette note qu'il venait de lire, & d'autres endroits rayés, le confirmèrent; il saisit le moment d'une visite qui survient, s'empare du manuscrit,

court le montrer pour perdre de réputation ſon ami : il a même l'infidélité d'en faire une nouvelle copie corrigée, mutilée, augmentée, afin de la rendre plus différente de celle de l'auteuromane. Il prêta ce nouvel exemplaire à une femme à vapeurs, qui le lut en entier ſans bâiller, le trouva délicieuſement écrit, & cependant raya, reſtitua, embellit, & laiſſa le manuſcrit épuré ſur ſa toilette, où l'officier le trouva. Celui-ci me le remit, comme je viens de le dire : je lui fis connaître mes droits, qu'il ne diſputa pas. C'eſt ainſi que par un coup du ſort, l'ouvrage revint à ſon légitime propriétaire. Heureux le public & moi-même! ſi l'abſence du vieillard Kathégêtes ne l'eût empêché de le revoir!

Fin de la Préface.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE IV,

Qui devrait être le premier.

Où l'on fait connaître FANCHETTE.

UN riche marchand de draps de cette capitale, nommé *Florangis*, habitant des rues saint-denis ou saint-honoré (peu nous importe) avait une vaste boutique, où l'on ne découvrait que les quatre murs; en recompense, on voyait dans le fond un large escalier, sur lequel vingt personnes pouvaient aller de front sans se coudoyer. On parvenait par cette belle route dans un magazin obscur, dont les croisées garnies d'abajours ne donnaient qu'un faible crépuscule. Toutes les étoffes, tant de nos manufactures, que d'Angleterre & des Indes s'y trouvaient, on

n'avait qu'à choisir. Outre ce beau magazin, cette grande boutique, & cet escalier commode, ce Marchand avait une femme, jolie comme une Payſane Irlandaiſe, (*), coquette comme une *Fille-d'affaire* (**), aimant le jeu, la table &. . . . . (***).

Malgré les moyens de fixer la fortune qu'on vient de lire, le Marchand ſe ruina. Mais auparavant ſa femme eut une fille. On crut pendant quelques années que la jeune perſonne ſerait riche, & ſon éducation fut conforme à cette fauſſe idée. Fanchette (c'eſt ſon nom) avait douze ans, lorſqu'elle perdit ſa mere, qui ne put ſurvivre au deſaſtre de ſa maiſon, qu'elle avait cauſé. A quinze ans, elle éprouva un malheur plus grand encore : Son Pere, honnête-homme, mais qui n'avait pu, comme tant d'au-

(*) L'Abbé *Prevôt* dit que ce ſont les plus belles perſonnes de l'Europe.

(**) Un grand homme (*Monſieur de Voltaire*) vient de donner un petit Ouvrage (*la Princeſſe de Babylone*) dans lequel il prouve qu'on peut nommer ainſi les Filles de l'*Opera*.

(***) La Dame *à vapeurs* a malicieuſement laiſſé dans cet endroit une petite lacune, que les ſcholiaſtes des races futures ne manqueront pas de remplir par des ſotiſes.

tres, réſiſter à ſa femme, tomba malade : il ſentit que ſa fin était proche; & ſa fille qu'il abandonnait dans l'âge des paſſions & de la ſéduction, fit couler des pleurs bien amers. Il l'apela, la baigna long-temps de ſes larmes, & lui tint un diſcours auſſi tendre que ſage, qu'on lira dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Inſtructions placées à propos.

„ CHERE enfant, qu'allez-vous de-
„ venir, lorſque vous n'aurez plus de
„ Pere ! Si je vous féſais paſſer ma for-
„ tune telle que je l'ai reçue de mes pa-
„ rens, je ne ſerais pas ſans craindre la
„ ſéduction, quoiqu'il me fût alors fa-
„ cile de vous trouver un azile; mais
„ je ne laiſſe à ma fille, pour héritage,
„ que ma miſere & ſa beauté, deux
„ ſources d'égaremens & de crimes (7)
„ ..... O Fanchette ! c'eſt pour vous
„ ſeule que je deſirais de vivre, depuis
„ que j'ai perdu celle que j'aimais....

„ trop peut-être; mais qui d'un coup-
„ d'œil & d'un ſourire, ramena tou-
„ jours dans mon cœur l'amour & la
„ tranquillité. Dieu tout-puiſſant, di-
„ ſais-je dans toutes mes prieres, per-
„ mets que j'éleve ma fille; que je ſois
„ ſon guide, juſqu'à ce que je l'aie re-
„ miſe entre les bras de l'époux que tu
„ lui deſtines!.... Le Ciel ne le veut
„ pas: dès aujourd'hui peut-être il va
„ terminer une carriere.... Hélas! elle
„ fut long-temps heureuſe... Je te loue,
„ grand Dieu! des biens dont j'ai joui:
„ éloigne, je t'en conjure, de ma chere
„ enfant, les malheurs de ſa mere....
„ & ceux que j'éprouvai.....

„ Fanchette! fille chérie, écoutez
„ un Pere expirant: Vous êtes belle,
„ vous êtes pauvre; vous êtes innocen-
„ te: Souvenez-vous de votre beauté,
„ pour être toujours en garde contre les
„ ſéducteurs: vous les verrez, ma che-
„ re fille, attachés ſur vos pas, ne van-
„ ter vos attraits, que pour vous ren-
„ dre vile & coupable. Oh! ſi vous
„ ſaviez avec quel mépris un homme
„ riche regarde une fille ſans bien,

„ lorsqu'il l'a séduite!..... Que ne
„ puis-je vous faire passer cette idée
„ comme je la sens!... Comment se
„ trouve-t-il des femmes qui consen-
„ tent à laisser ravir des faveurs au ty-
„ ran superbe qui voit leur défaite d'un
„ air insolent & dédaigneux!.... Ma
„ fille, la pudeur & l'innocence sont
„ de tendres fleurs, qu'un souffle en-
„ dommage, qu'un attouchement ter-
„ nit, & qu'une imprudence détruit ir-
„ réparablement (8). Souvenez-vous-
„ en, ma fille, de cette innocence, trés-
„ sor que vous possédez, pour en con-
„ naître le prix inestimable, & trem-
„ bler au moindre danger d'y donner
„ la plus legere atteinte. Que votre
„ pauvreté n'abaisse point votre ame:
„ conservez, ô ma chere Fanchette,
„ cette noble fierté, qui voit le comble
„ de l'avilissement dans le désordre, &
„ non dans l'indigence. Soyez mode-
„ ste: prenez des sentimens conformes
„ à votre fortune: ces arts amusans
„ qu'on vous enseigna, ne les oubliez
„ pas: Les talens semblent faits pour
„ donner un nouveau lustre à la vertu

„ comme à la beauté; mais qu'ils n'oc-
„ cupent désormais dans votre esprit que
„ la seconde place; un travail lucratif
„ & dont le produit puisse subvenir à
„ vos besoins, voila maintenant l'essen-
„ tiel pour vous: vous n'avez plus que
„ cette source, ma chere fille, où vous
„ puissiez vous desaltérer sans deshon-
„ neur. Regardez, chere Fanchette,
„ ah! regardez toujours avec horreur,
„ ces femmes élégantes, que le crime
„ charge de brillans & de colifichets,
„ bandelettes profanes, destinées à pa-
„ rer les victimes qu'on immole à la
„ débauche: ces infortunées n'ont pas
„ un diamant, pas un bijou, qui n'affi-
„ che leur encan, & qui ne les aviliſſe
„ aux yeux mêmes des libertins. Elles
„ passent une vie ignominieuse dans
„ l'aparence des plaisirs, mais dans une
„ calamité réelle. Dites-moi, ma fille,
„ regarderez-vous comme heureuse,
„ celle qui ne paraît nulle part sans
„ exciter le murmure de l'indignation
„ parmi les gens sensés, les mordantes
„ épigrammes des petits-maîtres, & le
„ dédain de son sexe? Quel sort!....

„ Et ce n'eſt-là qu'une partie des an-
„ goiſſes qu'elles éprouvent, & peut-
„ être la plus legere. Ah ma fille ! la
„ poſſeſſion de tous les biens du monde
„ pourra-t-elle jamais payer l'honneur
„ (9) !...

„ Hélas ! ma chere enfant !... le ciel
„ nous a tout enlevé.... Votre mere
„ avait un frere, long-temps mon pre-
„ mier & mon meilleur ami : ma ruine
„ entraîna la ſienne. Il ramaſſa quelques
„ débris, & quitta ſa patrie, avec ſa
„ femme & un fils au berceau, pour al-
„ ler tenter la fortune ſous un autre hé-
„ miſphere. Soit que ſon malheur, que
„ nous avions cauſé, l'ait aigri ; ſoit
„ que la mort l'ait enlevé, il ne nous
„ eſt rien parvenu qui nous inſtruiſe de
„ ſon ſort. Si pourtant il vivait, &
„ qu'il revînt un jour ce ſerait un pere
„ que tu recouvrerais.... Mais peut-
„ être qu'alors ſans azile..... O mal-
„ heur ! tes ſuites ſont encore plus
„ cruelles que toi-même : Tu détruis
„ juſques aux liens qui réuniſſent les
„ ſociétés & les familles : Tu jettes
„ l'homme, après la tempête, ſur des

„ rives désertes & sauvages, où per-
„ sonne ne le connaît plus.... Chere
„ Fanchette ! le Ciel y pourvoira sans
„ doute..... Il changea son nom de
„ Rosin, pour acquérir un nouveau cré-
„ dit : c'est ce que j'ai su par hazard;
„ mais ce nom qu'il a pris, je l'ignore.
„... Ma fille, recevez ce bijoux : l'in-
„ fortune n'a pu m'obliger à le dépouil-
„ ler des diamans qui l'embellissent : c'est
„ le portrait de votre mere.... Joignez-
„ y cet écrit, qu'elle traça pour son
„ frere, lorsqu'elle était prête à rendre
„ le dernier soupir. S'il nous avoit haïs,
„ il ne pourra résister aux tendres senti-
„ mens que cette lettre renferme; &
„ s'il nous aime encore, vous lui serez
„ plus chere : conservez soigneusement
„ ces dons précieux, les derniers présens
„ d'un pere qui vous aime.....

„ De tant d'amis qui m'accablerent
„ des témoignages de leur affection dans
„ des temps plus heureux, il ne me reste
„ qu'un homme, qui veut bien s'inté-
„ resser à vous. Quoiqu'excessivement
„ riche, il vit sans faste. Je ne lui connais
„ qu'un défaut ; c'est d'avoir trop de cette

„ dévotion minucieuse qui se charge de
„ pratiques, bonnes peut-être, mais qui
„ loin d'être essentielles & nécessaires,
„ emportent un tems qu'on pourrait mieux
„ employer: A cela près, la voix du pu-
„ blic lui donne sans partage le tître
„ d'honnête-homme. C'est entre ses mains
„ que je vais te remettre, ô toi! chere
„ enfant, le seul bien dont la perte fait
„ en ce moment couler mes larmes.
„ Obéis, ma Fanchette, comme à moi-
„ même, à ce nouveau pere que je te
„ donne en mourant „.

Le bon marchand s'arrêta: Fanchette fondait en larmes: Elle couvrit de baisers les mains de son pere, qui lui dit d'une voix entrecoupée par les sanglots: — Ma fille, assure-moi que je vivrai dans ton cœur... que mes leçons régleront ta conduite, &..... — Cher papa! s'écrie impétueusement la jeune fille: ah! quelle ame me croyez-vous donc, pour demeurer insensible à vos bontés!.... Mon pere!... jamais... non jamais votre nom chéri, vos avis, votre tendresse ne sortiront de ma mémoire, ni de mon cœur —... Les yeux du moribond s'animerent; le

sourire de la satisfaction vint encore se tracer sur ce visage hideux & décharné : son cœur paternel palpita : il dut à sa fille le bonheur de ses derniers momens. — Bénis-la, mon Dieu ! dit-il à demi-bas : mon Dieu ! bénis-la, cette chere enfant, le plus précieux des dons que tu m'as faits ; car elle a répandu de la douceur jusque sur les angoisses de la mort —. Ces mouvemens étaient trop vifs & trop doux ; des organes débilités, un corps abbatu, ne purent les soutenir : une faiblesse survint à Florangis : Celui dont il venait de parler à sa fille entre dans ce moment ; il donna quelques secours à son malheureux ami, qui r'ouvrant ses yeux éteints, l'aperçut, & montra de la joie.— Fanchette, ajouta-t-il, d'une voix tombante, voila... celui... qui veut bien... te servir de pere.... En achevant ces mots, prononcés avec peine, ses yeux se refermerent ; on n'entendit plus que quelques soupirs, impuissans efforts de la nature qui lute encore contre la destruction.... On arracha Fanchette d'auprès du corps de son pere, qu'elle arrosait seule de ses larmes : Les yeux de son ami (la jeune fille le remarqua) resterent toujours secs.

CHAPITRE VI.

Aparences trompeuſes.

DELLE Fanchette, calmez une douleur trop vive; ces ſoupirs & ces ſanglots ne vous rendront pas votre pere : J'aurai pour vous la même tendreſſe; mes ſoins, mes attentions à prévenir non-ſeulement vos beſoins, mais vos deſirs, ſurpaſſeront tout ce qu'il aurait pu faire pour vous. Je ne deſire que de vous voir heureuſe : comptez ſur moi : diſpoſez en maîtreſſe abſolue de ma maiſon & de moi même—. C'eſt ainſi que s'exprimait monſieur *Apatéon* [10], pour conſoler Fanchette, huit jours après la mort de ſon pere.

Les effets ſuivirent les paroles : La jeune Florangis n'était plus miſe avec la même élegance que dans ſes premieres années; ſon pere ne lui donna que des étoffes groſſieres, & conformes à ſa fortune : En huit jours elle vit reparaître ſon ancienne magnificence : outre un deuil parant, elle eut des bijoux, une montre enrichie de brillans, les étofes du meilleur

gout, les modes les plus séyantes & les plus nouvelles. Malgré la legereté de son âge, ces belles choses n'effacerent pas du cœur de Fanchette la mémoire d'un pere qui la chérissait, & n'affaiblirent point les regrets que lui causait sa perte. Elle n'était pas ingrate non plus; elle était pénétrée de respect pour monsieur Apatéon; mais elle se disait quelquefois: — Ah! si je tenais tout cela de mes parens! si c'était mon vertueux pere, que je dusse accompagner ce soir à la promenade, sous cet appareil éblouissant, que je serais heureuse —! Et la jeune fille pleurait. Je ne prétens pas nier qu'un petit levain d'orgueil ne contribuât à faire naître ces regrets, peut être autant que la tendresse: mais l'orgueil est une vertu, s'il éleve l'ame, & nous montre de la bassesse à recevoir, lorsqu'il nous est impossible de rendre de la même maniere.

Chaque jour Monsieur Apatéon procurait à sa pupille de nouveaux amusemens. Il passait auprès d'elle les journées entiéres. La musique, les instrumens, la danse, la promenade, les spectacles, les soupers fins se succédaient. A la vérité,

Fanchette

Fanchette ne voyait d'hommes que ſes maîtres; c'était avec monſieur Apatéon qu'elle danſait. Mais l'aimable fille était bien loin de s'en plaindre : elle goutait un genre de vie dont le tumulte était banni, & que ſes plaiſirs innocens variaient. Tout le monde dans la maiſon baiſſait les yeux devant elle, & ne lui parlait qu'avec reſpect. Monſieur Apatéon ſoupait tête-à-tête avec elle; mais dès qu'on avait quitté la table, il laiſſait Fanchette en liberté. — Que j'ai de graces à rendre au ciel, diſait quelquefois la jeune Florangis, de ce que cet ami de mon pere ne l'a pas abandonné! qu'il eſt digne de mon reſpect, de mon eſtime & de ma reconnaiſſance! —

En ſe levant le matin, c'eſt-à-dire à dix heures, monſieur Apatéon, rafraîchi par un ſommeil long & paiſible, s'informait ſi ſa pupille était habillée : elle ne ſe feſait pas attendre : ils ſortaient tous deux & ſe rendaient dans un temple, où le dévot perſonnage donnait l'exemple d'une piété fervente. Il ramenait enſuite Fanchette au logis : l'on déjeûnait; les maîtres de danſe & de muſique arrivaient : après

les leçons, on se mettait à table pour dîner : on se promenait ensuite dans un jardin presqu'aussi délicieux que celui d'*Eden*, jusqu'aux vêpres, qu'on allait entendre chez des Religieuses : s'il fesait beau, les tuileries, le luxembourg, les boulevards, étaient durant une heure le théâtre des triomphes de Fanchette : ensuite l'on allait au spectacle, ou l'on rentrait.

J'oubliais de faire le portrait de Monsieur Apatéon. C'était un petit homme d'environ cinquante ans ; ni beau ni laid ; d'un embonpoint plus que médiocre ; au teint frais & fleuri ; aux yeux doux & benins ; aux regards en-dessous ; fin sans le paraître ; aimant la molesse, la bonne chere ; ayant toujours, en parlant, un air de bon-hommie qui lui gagnait les cœurs. Il nageait dans la joie, lorsqu'aux promenades publiques, il entendait louer Fanchette de la tête aux pieds : il laissait alors tomber en tapinois ses regards sur le pied mignon de sa pupille, & par distraction, il disait tout haut : Qu'il est charmant ! Il avait un soin particulier d'orner cette partie des attraits de la

jeune Florangis, par la chauſſure la plus élégante : il ne trouvait jamais qu'une boucle fût aſſez galante & d'aſſez bon goût ; après avoir parcouru ſucceſſivement tous les bijoutiers, il finit par en deſſiner lui-même d'une forme nouvelle, que tout PARIS admira : Car pour la parure du beau ſexe, Monſieur Apatéon s'y entendait mieux que perſonne au monde : On dit que dans ſa jeuneſſe, il avait inventé les mantelets, pour cacher un petit défaut dans la taille d'une jolie maîtreſſe, dont il était fou : les caleches, dans une autre occaſion, furent encore une émanation de ſon cerveau : la jolie Nic* ayant touché ſon cœur, il lui fit porter des jupes traînantes, parce que cette belle n'avait pas la jambe fine : & pour Fanchette, il ordonna toujours qu'on les lui fît ſi courtes, que rien ne dérobât la vue de ſon joli pied.

CHAPITRE VII.

Danger qu'on aura prévu.

FANCHETTE, jeune, innocente & vertueuse, était tranquille chez son bienfaiteur Apatéon. Souvent elle s'était apperçue qu'en lui parlant, il rougissait & lui pressait la main : quelquefois, comme sans y penser, il achevoit de boire ce qu'elle avait laissé : lorsqu'ils revenaient ensemble, au lieu de lui donner la main pour descendre de la voiture, il la prenait dans ses bras & la portait jusqu'à l'escalier : en montant, ses pieds rouchaient à peine à terre; l'obligeant vieillard la soulevait, & parvenait hors d'haleine à la porte de son appartement : sous prétexte qu'une chaussure trop juste pouvait la gêner, dès qu'ils étaient rentrés, lui-même présentait à Fanchette des mules élégantes, tombait à ses pieds pour l'empêcher de se baisser, & la débarrassait de son joli soulier. La jeune fille sentait au fond de son cœur une vraie reconnaissance de

tous ces soins; cependant quelquefois ils la firent rougir : mais elle regarda ce mouvement de pudeur comme un commencement d'ingratitude; elle en eut horreur.

Un jour, qu'il fesait très-chaud, le vieillard eut des affaires : Fanchette, restée seule, se mit à lire les *Lettres récréatives & morales de C****. Cette lecture l'assoupit : Elle était sur un sopha, un de ses pieds appuyé sur un siége, & l'autre tombant sur le parquet. On découvrait le commencement de sa jambe, & ce joli pied sur-tout, chef-d'œuvre des graces, était parfaitement en vue. Le bon Monsieur Apatéon revient, & vole où tendent tous ses desirs. On entrait de son appartement par une porte secrette, dans celui de la belle Florangis. Il apperçoit sa pupille qui sommeillait. Le cœur du papelard battit avec violence : il s'approche, en tressaillant de plaisir : il s'agenouille : il baise mille fois ce pied charmant. Il ne voulait pas s'en tenir là : la jambe de l'aimable fille le tentait; mais une secousse que le mouvement de sa lourde masse

donne au plancher, éveille Fanchette. Elle voit Monsieur Apatéon la bouche collée sur sa mule. Elle se leve en rougissant. Le vieillard à génoux & confus, prit sur le champ son parti, & poussant un gros soupir, il dirige langoureusement ses regards sur une image placée vis-à-vis de lui :— Grande Sainte, s'écrie-t-il, protége cette fille aimable, dont je viens de baiser les pieds avec humilité ; que sa belle ame soit inondée des graces qui donnent le salut, comme son corps a toutes celles qui font naître l'admiration. Loué soit le Créateur, qui la fit si charmante.... & si sage ! Il se releve en achevant ces mots, & baise avec feu la main de Fanchette, qui la retire vivement. — Je vous aime en Dieu, ma chere fille, lui dit Apatéon. Nous ne sommes pas comme ces athées, qui n'ont en aimant, que des vues illicites ; ne craignez rien d'un homme, qui n'adore en vous que le Créateur lui-même. Ensuite il s'assit auprès de sa pupille, qui n'avoit rien compris à son action & à ses discours : il prenait de temps-en-temps ses belles mains, les pressait ;

quelquefois il passait son bras autour d'une taille swelte & legere; il hazarda même de lui dérober un baiser. Fanchette, sans défiance, souffrait cependant: elle ne sentait plus son cœur s'épanouir: la présence de Monsieur Apatéon la réjouissait dans d'autres temps; à présent elle le souhaiterait bien loin. Elle pensait tout cela; mais elle n'en témoignait rien. Apatéon crut son triomphe facile: cependant il ne voulut rien hazarder: il remit à la nuit suivante l'exécution d'un projet, formé depuis que Fanchette était en sa puissance.

CHAPITRE VIII.

Par bonheur!

APRÈS SOUPER, le sensuel Apatéon fit à sa pupille une chère plus délicate encore que de coutume: il voulut l'engager à boire, à son exemple, de ces délicieux breuvages, qui portent le feu dans les veines, & dans le cœur les desirs impétueux: — Ma chere fille, disait le dévot, toutes les choses d'ici-bas sont faites pour

les élus [11]; elles ne les corrompent pas; au contraire, ce sont eux qui les sanctifient. — Mais Fanchette ne savait pas sanctifier la débauche; elle n'avait appris de son pere qu'à aimer la sobriété. Elle associa, suivant sa coutume, les naïades à Bacchus. Le vieillard ne put rien gagner sur son esprit. Ce jour-là, il ne se retira point aussitôt après l'avoir remise dans son appartement: il voulait l'aider à se deshabiller. Fanchette était bien innocente: mais une lumiere naturelle indique à son sexe les regles de la bienséance: la jeune fille sentit qu'il fallait mettre un terme à ses complaisances pour monsieur Apatéon; elle ne voulut jamais y consentir; le vieillard fut obligé de lui céder.

Restée seule, Fanchette voulait réfléchir; mais il ne se présenta devant elle qu'un cahos impénétrable à débrouiller: au fond de son cœur, elle éprouva des mouvemens de crainte: pour la premiere fois, cette porte qui donnait de son appartement dans celui du vieillard, & qui souvent l'avait rassurée contre mille petites frayeurs enfantines, lui donna de l'inquiétude. Elle alla trouver dame Néné,

gouvernante sexagénaire de monsieur Apatéon. Il est bon de dire, que dame Néné, fille de la nourrice de la mere de Fanchette, avait toujours tendrement aimé la marchande, & que son affection rejaillissait sur sa fille. La pupille de monsieur Apatéon pria dame Néné de coucher dans sa chambre. — Pourquoi, mademoiselle ? — C'est que j'ai peur. — Vous avez peur ! Eh ! de quoi ? — Je ne sais. — Je le crois bien, mais n'importe ; tout ce qu'il vous plaira ; j'y consens. — Ma bonne ? — Eh bien ! — Vous viendrez ? — Oui. — Sans manquer au moins ? — Je vous le promets. — Ma bonne ?.... Vous pleurez, mademoiselle ?..... Ma chere fille, qu'avez-vous ?.... — Hélas ! j'ai perdu mes parens..... Mon pere..... il n'est plus ! — La pauvre enfant !... elle me fend le cœur !... Paix, paix, ma mignone : monsieur a des bontés pour vous, & quant à moi..... — Ah ! ma bonne ! — Comment ! cesseroit-il... — Non ; mais.... — Mais ?.... — Il n'est pas mon pere ! — L'aimable petite ! qu'elle sent bien ce qu'elle a perdu !.. Il faut se faire une raison, ma chere

fille.....— Je voudrais..... que monsieur Apatéon eût moins de bontés. — Vous m'étonnez, mademoiselle, en tenant ce langage! — Il me rend confuse. Par exemple, je ne sais pourquoi, lorsqu'il me porte dans ses bras, qu'il me baise la main, j'éprouve une peine.... une peine que je ne saurais vous comparer à rien. Une pauvre orfeline ne peut, sans honte, penser qu'il lui rend des services qu'elle ne recevrait d'une domestique qu'avec répugnance — La vieille gouvernante se frotait les yeux, & prêtait toute son attention. Elle se fit expliquer ce que c'était que ces services, & son étonnement redoubla.

Dame Néné connaissait les hommes; mais l'extérieur édifiant de son maître lui en avait toujours imposé. Elle se rendit dans l'appartement de Fanchette, & se mit dans un petit lit qu'elle approcha de celui de la jeune personne. Toutes deux parlerent très-bas: — Je suis tranquille à présent, dit l'aimable Florangis: tantôt il m'a surprise; j'étais endormie; il me baisait le pied, lorsque je me suis éveillée... — Vraiment! vraiment! le pied! à vous!....

il s'y connaît..... Mais comment ne l'avez-vous pas entendu? votre porte est rude, & fait du bruit.— Il n'est pas entré par-là — Eh par où donc, si ce n'est par la porte? — Par celle qui donne de cet appartement dans le sien.— Que voulez-vous dire? — Ce que vous devez savoir. — Une porte de son appartement dans le vôtre!... voila la premiere fois que j'en entens parler. — Rien n'est plus vrai cependant; & dès demain, si vous le voulez, vous pourrez la voir—. Elles entendirent du bruit, & se turent.

Depuis longtems, elles étaient tranquilles: le sommeil venait de répandre ses pavots sur la jeune Florangis [12], & la vieille s'assoupissait [13], lorsqu'Apatéon, qui ne soupçonait rien de l'arrangement de sa pupille, se glissa dans son appartement. Il s'avance avec précaution, & retient son haleine: il touche un lit: il s'apperçoit qu'il est occupé: mille fois ses mains errantes & perfides s'avancerent pour violer le dépôt sacré qu'un ami rendant le dernier soupir, confia à sa bonne-foi; & mille fois la crainte, non du crime, mais d'échouer, le

retint. Enfin il entend soupirer; il ne se possede plus : sa bouche cherche celle de Fanchette : ses mains pressent.... — O ciel ! s'écrie-t-il, en reculant d'horreur ! que viens-je de toucher-là ! Ce n'est pas ma jolie Fanchette, c'est un monstre qui la remplace — La vieille, qui venait de s'éveiller, grommele d'un ton rauque entre ses dents je ne sais quoi, qui mit en fuite le satyre impur. — Ma fille ! dit la gouvernante, en éveillant Fanchette, j'en sais trop : mais j'étais ici, par bonheur !

CHAPITRE IX.

Par hazard.

— QUI l'aurait pensé, disait en elle-même la vieille gouvernante, le matin en s'habillant ! Il y a vingt ans que je suis au service de Monsieur Apatéon : Je n'en avais que quarante, lorsque j'entrai chez lui, & cependant jamais il ne m'a dit une parole libre, & fait un attouchement qui répugnât à la pudeur, si

ce n'eſt cette nuit.... Comme les hommes changent ! & qu'il faut peu de choſe pour faire échouer une vertu que, peut-être, les plus rudes épreuves n'avaient point encore ébranlée!.... Oh! il n'en eſt pas où il penſe.... Le bon Monſieur Florangis penſait bien juſte : hélas ! il ſavait que nos meilleurs amis nous trompent.... Mais voyez un peu ce Monſieur Apatéon, avec ſa mine doucerette ! Il lui faut une fille de ſeize ans, au teint de lis & de roſes, faite au tour, à la jambe fine, au pied le plus mignon que l'on puiſſe voir en france ! ... Il n'en tâtera brin, ſur ma foi .

En s'entretenant ainſi, la vieille ſe trouve habillée, & Fanchette s'éveille. — Ma bonne, dit la jeune Florangis, vous avez dit tantôt que vous en ſaviez trop ? — Eh-bien, mademoiſelle, je me trompais : j'ai voulu dire que j'en ſavais aſſez. — Mais ! c'eſt la même choſe.... Que ſavez-vous ?... dites-moi ? — Ce que je ſais ?... Je ſais que, pour vous raſſurer, il eſt abſolument néceſſaire que je couche toujours ici, & que durant le jour, il ne ſera pas mal que votre porte ne ſoit jamais fer-

mée. — Ah ! ma bonne !... Mais vous voyez donc bien, que je n'ai pas de vaines terreurs, & de petites peurs d'enfant ? auſſi ce ne ſont pas des frayeurs que j'éprouve, c'eſt une inquiétude, un.... je ne ſais quoi, ma bonne, lorſque monſieur Apatéon eſt auprès de moi. — L'aimable enfant ! c'eſt ſon pere tout revenu.... Tenez, mademoiſelle Fanchette, je vous aime cent fois plus que jamais... Oh !... vous me.... Tenez, je pleure, mais c'eſt de joie.... Ah ! que toutes ces jeunes filles à minois fripon ne lui reſſemblent-elles ! nous ne verrions pas tant de vauriens & de dévergondées !.... Je m'en vais préparer le déjeûner de monſieur ; il faut de ces choſes qui flatent une ſenſuelle voracité, & provoquent l'apétit en dépit de la nature. Ne vous habituez pas, ma chere fille, à cette exceſſive délicateſſe ; car cela ne durera pas toujours.... Et s'il vous parle d'un ton.... vous entretienne de fariboles.... qu'il vous prenne la main, & veuille ſe regaillardir ; là, ferme, retirez-moi votre main, & le regardez noir : car.... il a ſurement deſſein de vous éprouver.

Bon-jour, mademoiselle : n'oubliez pas ce que je vous dis, & comptez toujours sur moi—.

La gouvernante, en courant à la cuisine, disait : Il en aura ma foi ! le démenti, le pénard rusé ! & Fanchette réfléchissait. Il est impossible d'exprimer combien il serait divertissant de lire dans l'intérieur d'une fille de seize ans, innocente, vertueuse, mais sur-tout ignorante : Tout ce qu'enfante son imagination ressemble aux contes des fées; sa confiance s'appuye sur tout; & cependant ses craintes lui font voir des monstres par-tout; un rien les dissipe, & la sérénité renaît sans cause, comme elle s'est évanouie sans raison. Du reste, indécise & timide, elle a tremblé longtems avant de hazarder un pas : elle n'est pourtant pas défiante; elle ne le devient qu'après avoir été trompée : elle pense bien de tout le monde qu'elle voit; & si quelquefois elle soupçonne des méchans, elle les suppose presque toujours parmi ceux qu'elle ne connaît pas. Oui, les hommes n'apperçoivent, à la vue des attraits d'une jeune personne, que la moitié la plus

faible de ce qui devrait les toucher : elle deviendrait bien plus intéressante, si l'on pouvait lire dans son cœur ; y découvrir ces trésors d'innocence, de franchise, d'une aimable candeur. Mais cet âge heureux passe vite : Environnée de traîtres & de perfides, sa jeune ame en prend les vices, & parvient quelquefois dès l'adolescence, à ce point de dépravation, qu'elle ne croit pas même la vertu nécessaire. Et voila l'ouvragé des hommes..... Que dis-je ! ah pardon ! Je ne suis point de ces misantropes atrabilaires qui cherchent à dégrader le genre humain : non ; je me trompais : les hommes, mes semblables, que je chéris, que je révere, ne sont pas capables de chercher à détruire la vertu dans leurs aimables, leurs charmantes, leurs divines compagnes ! c'est l'ouvrage de ces petits-maîtres, de ces agréables qui portent par-tout leur inutilité & leur corruption ; de ces poupées, successeurs des *galles* [14], non moins déréglés, & plus dangereux ; de ces vieillards, qui, l'or à la main, traînent avec eux le dégout & le libertinage ; & tous ces misérables sont indignes du nom d'hommes.

L'esprit

L'esprit de Fanchette s'égarait dans un labyrinthe d'idées creuses : Pour s'arracher à cette situation génante, elle s'approcha de son claveſſin, & lui fit rendre les sons les plus touchans. Quand on est mélancolique, qu'on a beaucoup pensé, l'ame est remplie, & cherche à s'épancher : Fanchette unit sa jolie voix à l'instrument : elle suivit ce que son cœur lui dictait ; & ses chants ne respirerent que la douleur : le nom de ses parens s'y mêlait ; des larmes coulaient le long de ses belles joues en le prononçant.

Cette occupation avait des charmes pour la belle Florangis ; un rien amuse une jeune fille ; Fanchette oubliait l'univers : Et monsieur Apatéon, rempli de l'idée des attraits naissans de sa pupille, fort inquiet cependant sur ceux qu'il avait palpés durant la nuit, se levait. Dès que sa toilette fut achevée, il se rendit dans l'appartement de Fanchette : il la considéra long-temps avant de l'interrompre. Elle était en deshabillé galant : jamais sa taille ne fut si bien dessinée : elle avait un soulier blanc comme la neige, bordé d'un cordonnet d'argent ; son joli pied

batait la mesure, & chaque mouvement qu'il fesait, portait de nouveaux desirs dans l'ame de monsieur Apatéon. Il était hors de lui, lorsqu'il s'approcha de Fanchette; il la prit dans ses bras, & voulut lui ravir un baiser. La jeune fille détourna la bouche; le vieillard colla la sienne sur les plus beaux cheveux du monde, & crut ne perdre pas beaucoup au change. Le feu de la volupté circulait impétueusement dans ses veines. Il enleve Fanchette, la porte sur une bergere: l'aimable Florangis ne sait ce qu'il prétend; mais elle se défend comme si l'expérience l'eût instruite: Apatéon, vieux routier, la laisse quelque temps se débattre; gagne un poste, puis un autre; enfin... éperdue, respirant à peine, & s'efforçant envain d'appeller, l'innocente Orpheline allait peut-être éprouver un malheur, dont jamais elle ne se fut consolée, lorsque la gouvernante accourut, pour avertir monsieur Apatéon, que le déjeûner courait le plus grand risque du monde de se refroidir. Elle ne le trouve pas dans son appartement: elle cherche la porte ignorée, la découvre, & voit

le tartuffe infâme attaché sur sa proie timide. En femme prudente, elle sort; court, plus vite qu'elle n'avait fait depuis trente ans, à la porte de Fanchette, & frappe à coups redoublés.

Il était temps. Apatéon presque vainqueur, craint qu'on ne le surprenne; il abandonne Fanchette; lui recommande le secret en menaçant, & s'élance chez lui par la porte dérobée. La jeune fille épuisée & tout en eau cria d'entrer. — Qu'avez-vous, mademoiselle, dit Néné? — Hélas! répond Fanchette en pleurant... — Ma chere fille, reprend la vieille, dites-moi... expliquez-moi... que s'est-il passé? — Je ne sais ce que me veut monsieur Apatéon; il vient de me tourmenter... Il voulait, ma bonne... Je n'en saurais douter; il n'est pas ce qu'il paraît... Je rougirais trop de vous dire ce qu'il voulait... — Ne l'a-t-il que voulu?... — Si vous n'eussiez frappé... — Ah! ma chere fille!... Et cependant, je ne suis venue que par hazard.

CHAPITRE X.

Ressources inattendues.

On déjeûna. Apatéon baissa d'abord les yeux ; l'ingénue Fanchette le mit bientôt à son aise. Cette aimable fille était loin d'avoir l'idée du but où tendait son tuteur. Elle avait seulement pensé qu'il voulait faire une chose contre la décence : il n'en était pas venu à bout ; elle était satisfaite, & se promettait bien de se méfier à l'avenir de pareilles entreprises. Apatéon, (qui, de même que mon lecteur, avait cru les lumieres de Fanchette plus étendues) en la voyant agir comme de coutume, conçut de nouvelles espérances, qui lui rendirent son hypocrisie & sa gaîté.

Mais la gouvernante, qui la nuit en avait appris trop, à laquelle le jour en fit connaître davantage encore, avait heureusement toute l'expérience qui manquait à la jeune Florangis. Elle vit que tôt ou tard son Maître triompherait de l'innocence de Fanchette ; elle avait

éprouvé plus d'une fois, qu'en bravant le péril, on y ſuccombe; en conſéquence, elle réſolut d'y ſouſtraire une fille, ſur laquelle elle avait plus d'autorité qu'on ne penſe.

Il eſt très-naturel que mon lecteur ignore, puiſque je ne l'ai pas dit, que le pere de Fanchette mourant, ne s'était pas tellement fié à ſon ami monſieur Apatéon, qu'il n'eût pris d'ailleurs des précautions pour préſerver ſa chere fille des embûches d'un ſéducteur. Il ſavait que de tout temps, la gouvernante du dévot Apatéon avait tendrement affectionné ſon épouſe : il lui connaiſſait des ſentimens d'honneur : ce fut en conſéquence, qu'il lui remit une ſomme, produit de tout ce qu'il avait ſauvé de ſon déſaſtre; de quelques bijoux & des habits de madame Florangis; des ſiens même qu'il fit vendre, dès qu'on l'aſſura qu'il ne devait plus eſpérer de vivre : le tout formait environ deux mille écus. Par un codicile, qui devait être ſecret, il chargea la gouvernante d'employer cette ſomme à placer ſa fille chez une maîtreſſe ouvriere à l'inſu de monſieur

Apatéon, si sa bonne volonté se refroidissait, ou que d'autres choses, qu'il n'exprimait pas, & qui justement arrivèrent, l'y contraignaient. Le même écrit portait, que si l'oncle de Fanchette venait à reparaître un jour, il reprendrait sur sa niece tous les droits confiés à d'autres.

On était revenu de l'Eglise; on avait chanté, dansé, dîné; on allait aller à vêpres : la bonne Néné dit adroitement à l'oreille de Fanchette, de feindre une indisposition pour rester. La jeune fille ne savait pas feindre (15) : elle dit tout uniment à monsieur Apatéon, qu'elle le priait de sortir seul pour ce jour-là, parce qu'elle n'avait pas envie de l'accompagner. Le vieillard insista sur la nécessité d'aller à vêpres; on le pria d'en dispenser : il était complaisant; il se rend, & sort.

Dès que la gouvernante s'apperçut que Fanchette était seule, elle courut à son appartement, & sans perdre le temps en de vaines paroles, elle lui donne cet écrit qui contenait les dernieres volontés de monsieur Florangis. L'aimable fille le

lut en sanglotant, & le rendit à Néné, qui le renferma précieusement dans la boite d'où elle l'avoit tiré. — Eh bien, mademoiselle, auriez-vous le courage de reprendre les habits que vous aviez en entrant ici; ces habits, tristes preuves de votre infortune, & de quitter l'aisance dont vous jouissez chez un suborneur? — Un suborneur! — Oui, mademoiselle; celui qui vous a reçue des mains de son ami; pour qui vous devriez être le plus sacré des dépôts, mérite ce nom que vous venez de lire dans l'écrit de votre pere: Il veut vous deshonorer & vous perdre. Il n'est qu'un moyen d'échapper... Votre bon pere! oh! quelle serait sa douleur!... Il l'avait prévu... Que décidez-vous?— Qu'il faut obéir à mon pere. Ah! ma bonne! je ne tiens donc plus à rien! Personne ne va plus s'intéresser à mon sort! Si monsieur Apatéon voulait me tromper, tout le monde me trompera. — Chere Florangis! je ne suis qu'une pauvre femme: mais un jour vous connaîtrez mon zele; combien je vous aime... Ma chere fille! je ferai l'impossible pour vous. Ne perdons pas de temps; quittez

ces colifichets & ces bijoux; ils sont, sur une fille pauvre, de tristes enseignes, qui disent qu'elle est à vendre, ou que déja peut-être ils ont été le prix infâme mis à son innocence : reprenez vos habits : les voila; je viens de les approprier; de parler à la plus honnête marchande de modes de Paris, chez laquelle vous allez entrer; de placer chez un Notaire la somme que me confia votre pere: mademoiselle, tous les Apatéons du monde n'empêcheront pas qu'une femme indigente, sujette, comme d'autres, à mille défauts, ne mette son bonheur à vous être utile. — Vous allez donc me servir de mere, lui dit Fanchette d'un ton caressant? — Ah! belle Florangis, un jour vous ne douterez pas que je n'en aye pris les sentimens. Par un commencement de bonheur, ma chere fille, ajouta Néné, la marchande sans vous être parente, porte votre nom: ce trait vous rend chere à cette femme estimable avant même de vous avoir vue; & pour éviter toutes les questions sur votre famille, vos connaissances; elle vous fera passer pour sa niece —. Tout en causant, Fanchette se

trouva vêtue de modeſtes habits que lui fit quitter Apatéon, & n'en fut pas moins belle : ils devenaient étroits & courts ; mais qu'importe ? elle ne les devait à perſonne : l'aimable fille était contente. On ſort par une porte du jardin ſans être vues des gens de la maiſon : on ſe rend chez la marchande de modes : Néné préſente Fanchette, ne dit qu'un mot, & ſe hâte de retourner. Elle arrivait à peine, que le dévot Apatéon rentra.

CHAPITRE XI.

Reviendra-t-il ?

— VENEZ, mademoiſelle, dit la marchande à Fanchette : Je ſais qu'il ne faut pas que vous reſtiez dans ma boutique : ma fille vous tiendra compagnie, & vous travaillerez avec elle dans la chambre que je vais vous donner —. En même-tems la jeune Agathe ſe leve, & court, d'un air enjoué, prendre la main de l'aimable Florangis. La gouvernante avait inſtruit la marchande de tout, & ſa pu-

pille en devint pour cette femme honnête un dépôt plus précieux.

Agathe était une blonde touchante, tendre, sincere; mais vive, semillante: elle n'avait que quatorze ans. Dès la premiere vue, Fanchette la charma: elle prit pour elle un gout vif, qui fut suivi d'une amitié constante, & les rendit toujours inséparables. Fanchette fit, sous les yeux de sa jeune amie, des progrès rapides: elle avait pour le travail un gout décidé; l'on apprend toujours bien vite ce que l'on aime. De son côté, la bonne gouvernante tâcha de lui procurer tous les amusemens qui dépendirent d'elle. Comme je l'ai dit, elle avait placé les deux mille écus, que lui remit en mourant le pere de Fanchette; elle joignit à cette somme ce qu'elle avait amassé depuis quarante ans: le tout formait un fonds qui composait huit cens livres de rente: elle avait en outre gardé de quoi payer l'apprentissage de Fanchette, & pour son entretien durant trois ans qu'il devait durer, afin que la jeune personne eût toujours de réserve quelques années de son revenu: à soixante ans, l'on est économe

& prévoyant. Néné lui fit préſent d'un claveſſin, lui donna les livres qu'elle demandait; en un mot, elle avait promis de lui ſervir de mere, & lui tint parole. — Ma chere Fanchette, lui diſait-elle quelquefois, j'avais des parens dans la miſere, mais tous, avant moi, ont payé le tribut à la nature; vous êtes à préſent la perſonne qui devez m'intéreſſer le plus: recevez les bagatelles que je vous donne, comme le préſent de l'amitié, ils n'aviliſſent perſonne—.

Oh! que j'aime cette bonne Néné! Elle était fille d'un laboureur: dès ſa jeuneſſe, elle vint à la ville, & ſervit. Elle apporta de ſon village de la pudeur, un cœur tendre, une figure appétiſſante & beaucoup de bonne foi: un garçon de boutique, un clerc de procureur, un valet-de-chambre, un maître d'hôtel, &c. la tromperent tour-à-tour, en lui promettant de l'épouſer, & ne lui tinrent jamais parole: elle aima le plaiſir, mais elle eut toujours horreur du crime: elle devint ſage à force de manquer à l'être. Dès que le feu des paſſions fut éteint, elle reſpira: — Heureuſe tranquillité, ſe diſait-

elle, que vous avez tardé long-tems! pourquoi ne futes vous pas la compagne de ma jeuneſſe, ainſi que de la maturité! Son cœur n'était cependant pas moins ſenſible : elle aima madame Florangis, enſuite Fanchette, autant qu'elle était capable d'aimer : Eh! qui peut meſurer le ſentiment dans une ame tendre! La jeune perſonne était pour elle un tréſor : — Evitons, ſe diſait-elle, à ma chere fille, les déchiremens auxquels je fus en proie, lorſque je me trouvai la dupe d'un perfide : qu'elle reſſente au fond de ſon cœur l'inexprimable douceur d'avoir toujours été vertueuſe : hélas! je ne puis me le cacher à préſent : je ne pouvais être heureuſe qu'avec le premier amant que j'ai favoriſé : j'euſſe rougi devant tous les autres— .

Cette fille ſimple, ignorante, ſavait placer ſes bienfaits : elle aurait pu répandre des dons inſuffiſans ſur une centaine d'orfelins, & ne faire le bonheur d'aucun : elle s'attache à Fanchette, & l'on verra ce qu'il en fut. O vous! qu'une ame bienfeſante & généreuſe porte à ſoulager l'indigent, retenez cette leçon que vous

donne la conduite de Néné : Adoptez une famille pauvre ; rendez la seule à l'état, si votre fortune ne vous permet de soulager qu'elle : toute autre maniere de faire l'aumône est vicieuse : vous pouvez donner des mœurs à cette famille que vous releverez ; vous ne ferez que des vagabonds de mendians à qui vous procurerez des secours trop médiocres, pour qu'ils ne dépendent que de vous.

Fanchette descendait rarement dans la boutique : encore était-elle voilée de maniere qu'on n'aurait pu la reconnaître. Un jour elle y parut un moment, pour montrer son ouvrage à la marchande : une caleche lui couvrait le visage : mais ses habits courts laissaient voir le bas d'une jambe fine & son joli pied : Un jeune homme, en grand deuil, entre avec son gouverneur, pour faire quelques achats : ses yeux se fixent sur Fanchette : sa taille dégagée ; cette jambe, & ce pied surtout le frapperent. Il s'efforçait de voir son visage : l'aimable Florangis s'en apperçut : elle se hâta de demander l'avis de sa maîtresse, & remonta dans sa chambre avec Agathe. Les graces de sa dé-

marche acheverent d'enchanter le jeune-homme. — Ah! qu'elle eſt bien, madame, dit-il à la marchande! — Vous ne pouvez que le conjecturer, monſieur, lui répondit-elle. — L'on ne ſaurait être laide avec .... non, madame, jamais femme laide n'eut autant de graces: ..... un ſi joli pied ne peut ſoutenir que la beauté même —. Cela n'était pas tout-à-fait exact ; mais ce jeune-homme commençait à devenir amoureux, & l'on ne doit pas chercher l'exactitude & la modération dans les expreſſions des amans. Il fit encore quelques queſtions, auxquelles la marchande (qui, pour le babil ne le cédait néanmoins à perſonne) ne répondait que par des monoſyllabes. Le gouverneur acheta, paya, ſortit; ſon éleve parut ne le ſuivre qu'à regret. Et Fanchette diſait à la jeune Agathe: — Mon amie, le connais-tu ? Aparemment que c'eſt ici qu'il achete?... Reviendra-t-il?

CHAPITRE XII.

Nouvelle conquête : S'en réjouira-t-on ?

FANCHETTE est disparue !... On ne l'a pas vu sortir !... On ne sait ce qu'elle est devenue !... Ah scélérats ! vous me la rendrez !... Mais que la foudre m'écrase, si.... Je veux qu'on me la trouve, ou, je jure..... Fanchette !.... Elle était si mignone, si sage, si... Je perdrai l'esprit, si l'on ne me la ramene..... Un galant peut-être me l'enleve ! & moi, nigaud ! depuis six mois je soupire... Il fallait, morbleu ! brusquer l'aventure... Il aurait été si doux de passer dans ses bras... Je l'espérais : je me suis trompé. Ah ! si je la trouve !... Jolie, délicate Fanchette, quel mortel à présent savoure sur tes levres de rose, des baisers.... des baisers..... ah ! toutes les délices dans lesquelles je nage ne valent pas un de ces baisers-là !... Elle ne serait pas sortie seule : on me l'enleve : mes gens sont du complot.... Hola ! trai-

tres ! par la mort ! ſi vous ne m'avouez la vérité, je vous fais tous pendre... Comme elle était modeſte ! Mais où donc était Néné !.. Lorſque ſa jolie main ſe promenait ſur les touches de ce claveſſin ; que ſon pied ſéduiſant battait la meſure ; que ſa voix ſi douce, ſi touchante.... J'aurais du la croquer mille fois.... Maudit dejeûner ! ſans toi.... Imbécile que je ſuis ! je me conſolerais du moins aujourd'hui : un autre ne cueillerait pas une roſe que j'ai ſi long-tems couvée des yeux.... Ah— !.... C'eſt ainſi que s'exprimait monſieur Apatéon, après qu'il ſe fut apperçu de l'évaſion de Fanchette ; qu'il eut grondé Néné, à laquelle cependant il n'oſa faire de queſtions ſur la viſion de la nuit précédente ; qu'il eut mis tous ſes gens en campagne pour ratraper ſa jolie proie : & ſon monologue finit par un cri de fureur. Tous les mouvemens qu'il ſe donna furent longtems inutiles : une pauvre femme, une jeune fille tromperent, avec ſuccès, un tartufe !

Fanchette vivait heureuſe & tranquille : dès le premier jour, elle avait oublié l'abondance & la délicateſſe ; comme

dès

dès le premier instant, ces bijoux, ces ajustemens, idoles cruelles auxquelles tant de femmes sacrifient l'honneur & les mœurs, ne lui coûterent pas un soupir. Les avis de son pere se retracerent à son souvenir : Je travaille, se disait-elle; je remplis les vues du cher auteur de mes jours : le Ciel me bénira.— Et le Ciel la béniſſait.

La marchande avait un Neveu, nommé *Dolsans*, jeune-homme qui promettait beaucoup; disciple des *Michel-Ange*, des *Raphaël*, des *Lebrun*; émule des *Vanloo*, des *Vernet*. Il revenait de Rome : dès la premiere visite qu'il rendit à sa tante, il vit la belle Florangis. Il était fête : Fanchette avait une robe neuve, peu riche, mais extrêmement parante : c'était un présent de la bonne Néné : la beauté de sa chevelure était relevée par une frisure de goût : son joli bonnet paraissait monté de la main des graces, c'est-à-dire, par elle-même sous la direction d'Agathe. Un soulier verd orné d'une fleur en or, enfermait son pied mignon. Elle était assise, le dos tourné, & lisait *Emile*, lorsque le jeune Dolsans entra.

Le premier objet qui frappa sa vue fut le joli pied de Fanchette, posé sur un petit tabouret. Son cœur palpita. En embrassant sa tante, il le regardait : en répondant à toutes ses questions, il le regardait encore.— Qu'avez-vous vu de curieux à Rome? — Bien des choses, ma Tante. — Faites-moi quelque détail. — Ah ! que ce que j'en découvre est séduisant ! — Vous autres Peintres, vous vous passionnez pour cette ville comme pour une maîtresse : tout vous y paraît merveilleux : ma foi, je n'ai jamais vu votre Rome : mais Paris est bien aussi séduisant qu'elle.— Ma Tante!...— Oui, mon cher Neveu, ne vous en déplaise; je le soutiendrai contre tous les Romains. — C'est une merveille!...+ Merveille tant qu'il vous plaira. Elle a son Eglise de saint Pierre, à ce qu'on m'a dit; mais Paris a son Louvre & ses Tuileries: des connaisseurs ont assuré devant moi, qu'aucun Edifice dans le monde n'égalerait le Louvre, s'il était achevé. — Je ne parle pas d'Edifices, ma Tante. — Pour les chef-d'œuvres de la peinture, l'on voit dans le Salon... — Eh mon Dieu!

ni de peinture. — Le caractere de la nation, les mœurs des habitans? ah! pour le coup, mon Neveu, tout l'univers doit mettre *pavillon bas* devant notre Patrie. Quelle *aménité*, quelle élégance dans les nôtres! Je vois le monde, mon cher Dolsans; j'entends dire à des gens de poids, que notre *urbanité* présente servira de modele à toutes les races futures. — Je vous accorde tout cela, ma Tante, j'enchérirai, s'il le faut: Paris renferme des merveilles qui surpassent tout ce que j'ai jamais vu. — Vous voila raisonnable. Nous aurons bientôt de vos ouvrages: vous serez sans doute devenu parfait?... Vous ne me répondez rien! (Il s'avançait pour regarder Fanchette, qui ne s'était pas encore retournée). — Quelquefois j'embellis la nature; mais ce que je viens de voir est fait pour desespérer, ou pour élever au-dessus de lui-même l'artiste le plus habile. — Mon Neveu, reprit la Marchande, en lui parlant à l'oreille; restez-en là; vous me connaissez: malgré la tendresse que j'ai pour vous, une imprudence vous exclurait de chez moi —.

Dolsans entendit ce qu'on voulait lui

dire : il baissa les yeux : au bout d'un moment, il les leva sur le pied de Fanchette, & dans son cœur il disait :— Ah ! fut-elle aussi laide qu'elle m'a paru belle, ce charme inexprimable me la ferait adorer —.

Quelques-unes des compagnes de Fanchette entrerent : sa lecture fut interrompue : elle se leva : Dolsans, interdit, immobile, la regardait ; il s'enivrait du plaisir de la regarder. Chaque pas de la belle Florangis fésait éclore de nouveaux charmes ; tout s'embellissait sous ses pieds : Telle la divine Cypris marche précédée des desirs brulans, accompagnée des graces, & suivie des plaisirs. Dolsans voulut lui faire un compliment : il ne trouva rien qui pût exprimer ce qu'il sentait. Il garda le silence ; ses yeux seuls parlerent : & Fanchette peut-être n'entendit que trop ce langage.

Jeunes & touchantes beautés, toutes les conquêtes flatent votre cœur novice encore ; vous ne voyez que votre triomphe : mais le piege est caché sous des fleurs ; trop souvent hélas ! il en est qui ne devraient exciter que des larmes ameres.

CHAPITRE XIII.

C'en est trop d'un.

PARDON, *mademoiselle, si j'ose vous écrire avant de m'être fait connaître : mais je suis si peu maître de mon impatience ; les occasions de vous voir naîtraient si difficilement, qu'il m'est impossible de les attendre. A peine vous ai-je entrevue : vous étiez comme voilée : l'envie que je montrai de lire mon sort dans vos regards, ne servit qu'à me priver plutôt du plaisir que me causait votre présence : & cependant je sens que mon cœur est à vous pour jamais. Je n'ai pas l'injustice de me plaindre de votre fuite : elle ne vous rend à mes yeux que plus digne du don que je prétens vous faire de ma foi, de ma tendresse & de tout moi-même. Oui, je le jure par le saint auteur de la nature, je n'aurai jamais d'autre épouse que vous. Je suis riche, & je m'en réjouis depuis que je vous aime ; auparavant, je n'y pensais seulement pas ; je ne suis point d'une naissance illustre ; ma famille est de finance ; je m'en réjouis*

encore : nos conditions sont égales, & la distance imaginaire des rangs, d'autant plus tyrannique, qu'elle est moins réelle, ne nous séparera pas.

Je vous avoue que vos graces seules m'ont touché ; j'ignore si vous êtes aussi belle que tout le reste l'annonce. Oui, Mademoiselle ; je ne sais quoi me fit tressaillir en vous voyant. Vous êtes faite au tour : cependant ce n'est pas votre taille : vous avez la main belle ; des bras arrondis d'une blancheur de lait ; une jambe... ce n'est pas encore cela qui m'a charmé : mes yeux se sont fixés sur le plus joli pied que j'eusse encore vu ; je ne pouvais les en détourner, & mon cœur battait avec violence. Pour achever l'enchantement, vous avez parlé : Dieu ! quel son de voix séduisant ! Non, non, il est impossible qu'avec cette voix touchante, l'on n'ait pas dans l'ame un fond d'inaltérable douceur, d'innocence, de candeur ; & voila ce qu'il faut pour rendre un époux heureux... Ah Mademoiselle ! si vous consentez que mon bonheur soit votre ouvrage, croyez que je ne négligerai rien pour faire le vôtre. Un homme estimable par ses mœurs, qui s'offre

en qualité d'époux, ne doit pas être dédaigné: ſes vues ſont pures; il préſente le don le plus précieux pour une jeune fille, en même-temps qu'il demande pour lui le bien qui donne le prix à tous les autres, une compagne aimable & vertueuſe. Réfléchiſſez ſur ce que je me permets de vous écrire aujourd'hui: Je n'ai plus de parens: je dépendrai d'un tuteur durant quelque temps encore: à vingt ans je ſerai maître de moi: telle fut la volonté de mon pere: Je puis donc vous donner un terme fixe pour tenir ma parole. Recevez la promeſſe que je vous fais de n'être qu'à vous. J'irai le plutôt qu'il me ſera poſſible ſavoir mon ſort & ma réponſe.

Je ſuis, Mademoiſelle, avec un attachement qui ne ſe démentira jamais,

Votre, &c. DE LUSSANVILLE.

C'eſt ainſi qu'écrivait à Fanchette le jeune-homme qui ne l'avait qu'entrevue, & qui fut obligé de s'éloigner, lorſque ſon gouverneur ſortit. Ce billet fut remis, par un laquais, à la marchande qui, le donnant à la jeune Florangis, lui dit: — Ma fille, voyez ce qu'on vous écrit: ſi c'eſt ce que je ſoupçonne, j'eſpere

que vous ne ferez rien, sans avoir pris mes avis & ceux de madame Néné —. Fanchette avait brisé le cachet & lisait : son teint qui s'anima, décelait l'émotion de son cœur.— Tenez, madame, dit-elle en finissant—. La marchande fut touchée de la confiance que lui marquait la jeune Florangis, elle lut à son tour.— Ma Fanchette, reprit-elle, que pensez-vous de tout ceci ? — Que les hommes emploient, pour nous tromper, des stratagêmes toujours nouveaux ; qu'il faut ne rien répondre à ce jeune-homme, & l'éviter.— Belle Florangis ! que j'aime à vous voir penser de la sorte ! Cependant, ma chere fille, si c'était un établissement solide, il ne faudrait pas le manquer par sa faute. Ce jeune-homme est aimable : ne l'avez-vous pas trouvé tel ?— Il ne serait pas si dangereux, s'il m'avait paru moins digne de plaire.— Vous seriez donc charmée qu'il dît vrai ?— Oui, madame : mais je suis presque sure qu'il est un trompeur. — [Elle est sincere au moins]. Ma fille, vous en rapporterez-vous à tout ce que je ferai ? — Oui ; pourvu que ma bonne

soit de concert avec vous.—Elle approuvera tout ; je puis vous en répondre—. Et la marchande quitta Fanchette ; qui dit à sa chere Agathe :—Il me semble, ma bonne amie, que mon cœur prend le parti de ce jeune-homme contre moi : j'entends une voix secrette qui me dit qu'il est sincere, tendre, & qu'il fera mon bonheur. Que j'aurais de plaisir à lui tout devoir— !

La marchande de modes regardait la jeune Florangis comme digne de son neveu.—Une fille honnête, & si sage, se disait-elle souvent, rendrait Dolsans le plus heureux des époux : elle n'est point riche ; mais elle est vertueuse, modeste ; elle sera dans son ménage, économe, règlée ; c'est une belle dot que cela. Quand elle joint à la beauté, la sagesse & la douceur, une fille a plus que la naissance & les richesses : ses attraits retiennent le cœur de son époux, sa douceur le captive, & sa conduite fait prospérer sa maison—.

Voila comme on raisonne parmi les gens du commun : chez les grands, c'est autre chose : ces vertus que la bonne mär-

chande estimait tant, sont devenues trop roturières : & c'est ainsi que tout a son fort & son faible dans le monde : Ah ! si le bonheur, la vertu, les talens ne vengeaient la médiocrité, les puissans du siecle jouiraient d'un sort trop digne d'envie !

La gouvernante de monsieur Apatéon venait rarement. Elle craignait d'être observée. La marchande quittait à peine Fanchette, lorsqu'elle entra. La touchante Florangis fut enchantée de la voir : son cœur la desirait : la lettre de Lussanville l'avait émue : elle trouvait du plaisir à la relire : elle venait d'embrasser sa bonne ; elle allait la lui montrer, lorsque Dolsans parut : Sa tante elle-même le conduisait.

Cette joie pure, ce sourire de la satisfaction, cette rougeur timide, cette agitation délicieuse, que cause la vue de ce qu'on aime, on vit se peindre tout cela sur le visage de Dolsans. Fanchette baissait les yeux. Enhardi par sa tante, encouragé par la présence de la bonne Néné dont il était connu, le jeune-homme parla : il fit avec grace à

la jeune Florangis les complimens les plus flatteurs : jamais il n'avait eu tant d'esprit & ne s'était exprimé avec autant d'aisance : l'amour rendait ses discours touchans ; le desir d'en inspirer leur donnait un air de vérité : ils rappellerent à la gouvernante ses premieres années : elle desira pour sa chere fille un époux si parfait. De concert avec la marchande on les laissa seuls un moment. Agathe même que Fanchette vouloit retenir, suivit sa mere & la bonne.— Ma belle demoiselle, dit le jeune peintre, en tombant à ses genoux, vous voyez un amant qui vous adore : une félicité sans bornes, ou le comble des malheurs, voila ce que peut lui faire éprouver votre réponse. Si vous me laissez me flater de l'espérance de vous toucher un jour, il n'est personne dans le monde à qui je porte envie : si vous me l'ôtez, je suis le plus à plaindre des mortels : que faut-il que j'espére— ? Fanchette rougissait. Elle cherchait, suivant sa coutume, au fond de son cœur la réponse qu'elle devait faire, lorsqu'on frappa : Dolsans se releve, la porte s'ouvre, & Lussanville, le jeune, l'aimable Lussanville paraît.

CHAPITRE XIV.

Où tout le monde est content, sans en avoir sujet.

SI j'avais prévu, mademoiselle, que le hazard me procurât aujourd'hui le bonheur de vous voir, je n'aurais pas écrit: je viens vous demander pardon de ma témérité... l'obtiendrai-je ? les sentimens que j'ai montrés dans mon billet, dictés par l'honneur & par l'amour, me rendront-ils excusable ? Pour vous prouver combien ils sont sinceres, je consens à ne plus vous parler jusqu'à leur exécution. Permettez seulement que je m'offre quelquefois devant vous, soit aux temples, soit à la promenade; & daignez me dire, si je puis espérer de voir un jour couronner ma constance!.... Je suis injuste de demander que vous vous expliquiez; je le sens: Eh-bien ! permettez seulement que j'interprête votre silence. Deux années seront un terme bien long; mais si l'impatience que cette attente me causera, était partagée, que je serais heu-

reux !... Vous ne répondez rien... Je me retire; & ce gage, que je vous laisse de ma foi, vous prouvera....— Je ne puis le recevoir, monsieur, intérompit Fanchette —... Et dans le moment la bonne & la marchande rentrerent.

Leur surprise fut extrême, en apperçevant le jeune homme, qui, sans leur donner le tems de se remettre, répete ce qu'il venait de dire à la belle Florangis, remet entre les mains de la gouvernante une boîte fort riche, baise la main de sa maîtresse, dérange quelque chose sur une comode, & disparaît comme l'éclair, avant que Néné songe à refuser son présent, ou du moins à le lui rendre.

Dolsans ne savait si ce qu'il venait de voir & d'entendre, était un songe ou la réalité.— Fanchette, dit la bonne, comment ce jeune homme vous connaît-il —? La marchande expliqua tout; la jeune Florangis donna la lettre, qui ne fut pas lue sans étonnement : la gouvernante ouvre sans hésiter la boîte de Lussanville : à l'entrée, l'on trouve une promesse de mariage bien signée, ensuite une bague,

un fort beau diamant, des boucles d'oreilles, un colier, & tout le reſte de la parure, le tout bien choiſi, & plus beau que les bijoux qu'Apatéon lui-même avait donnés. Il n'était plus poſſible de rien renvoyer, puiſqu'on ignorait la demeure du jeune-homme. La marchande était inquiete; Dolſans paraiſſait déſeſperé; Fanchette réfléchiſſait; la bonne ſe déterminait.— Ouais, ſe diſait Néné, voyons ceci: Fanchette eſt aſſez belle pour faire naître une paſſion durable: ce jeune-homme ſera dans peu maître de lui-même: il eſt riche: d'ailleurs il ſe fera connaître: ma chere fille aurait un rang digne de ſon mérite: quelle gloire pour elle! quel joie pour moi! quel crêve-cœur pour Monſieur Apatéon!..... Mais hélas! les hommes ſont ſi trompeurs! ne m'en ont-ils pas tous promis autant?.... Bon! valais-je Fanchette, jeune, bien élevée, ſage—?... De ſon côté, la marchande diſait: — Mon neveu peut en trouver une plus riche, auſſi vertueuſe & qui ne balancera pas—. Et Dolſans: — L'univers entier ne m'offrira jamais une fille ſi touchante & ſi belle—.

— Oh ça! ma chere Fanchette, dit la

bonne, il s'agit ici d'un choix qui doit dépendre de vous seule : ni madame, ni moi, ne devons parler pour ou contre aucun des deux...— C'est bien mon sentiment, intérompit la marchande.— Décidez-vous vous-même, reprit Néné, l'inclination ne doit point être gênée : vos amans sont tous deux également aimables ; ils paraissent tous deux guidés par l'honneur : prononcez ? — Ma bonne, répondit Fanchette, vous me tenez lieu de mere ; je vous obéirai. Cependant... — Parlez. — Pourquoi m'obliger de prendre, si jeune encore, un parti d'où dépend le bonheur de mes jours ? Souffrez qu'auparavant la raison m'éclaire : la lumiere de son flambeau est encore en moi faible & tremblante : un gout imprudent pourrait me décider, un faux brillant me décevoir, & me préparer d'éternels regrets—. On convint que Fanchette avait raison. Dolsans même l'approuvait au fond de son cœur. Il espérait beaucoup de ses soins, de la protection de sa tante, & plus encore de son amour. La bonne, la marchande & Dolsans sortirent. La premiere, ravie de joie emportait la boîte de bijoux,

dont l'aimable Florangis l'avait priée de se charger; la seconde savait bien lequel de ses amans Fanchette préférait; & le jeune-homme s'abandonnait à l'espérance.

Dolsans paraissait vingt-quatre ans. Il était brun, grand; ses yeux avaient quelque chose de trop vif; sa démarche était aisée: il avait la main belle, & se tenait bien. Sa physionomie était spirituelle; son air fin & pénétrant humiliait ceux qui l'approchaient: sa conversation était amusante & fleurie: il savait beaucoup, & paraissait s'en targuer un peu, quoiqu'il affectât d'être fort modeste. Son caractere le portait à la tendresse: mais son séjour en Italie l'avait rendu jaloux & défiant.

Lussanville, plus jeune, plus beau, plus riche, & non moins tendre, était fait pour aimer, & pour l'être à son tour. On voyait peintes sur son visage la franchise & la candeur; ses traits étaient mâles; son regard noble & doux: de longs cheveux châtains lui descendaient audessous de la ceinture: il avait le nez aquilin; la bouche apétissante & vermeille; le teint délicat; la jambe fine & faite

au

au tour. Son ame était grande & généreuse; l'honneur & l'amour avaient seuls du pouvoir sur elle : il ne manqua jamais à sa parole donnée : il fut ami constant; amant respectueux, soumis; quelquefois malheureux, mais toujours fidele.

CHAPITRE XV.

Comme Fanchette *intéroge son cœur.*

— O MON pere ! jamais votre fille n'eut un plus grand besoin de vos lumieres & de votre tendresse !.. Hélas ! mon digne pere aujourd'hui choisirait un époux à sa fille. Il n'est plus..... Infortunés enfans, qui perdez les auteurs de vos jours, ah ! quels malheurs vous sont réservés ! Sans guides, sans amis, vous vous égarerez ; il ne se trouvera pas une main généreuse qui daigne vous ramener. Mépriſés, avilis, ce n'est pas encore là pour vous le comble de la misere : si vous avez quelque beauté, des scélérats jettent sur vous de criminels regards; ils vous parent pour vous

immoler, & deshonorer la cendre de vos vertueux & tendres parens. Oh ! quelle douleur, s'ils en étaient les triſtes témoins ! mais l'éternelle nuit leur dérobe votre ignominie & le tombeau devient pour eux un azile... Et voila quel était mon ſort, ſans une pauvre femme, née dans la baſſeſſe, & qui coula ſes jours dans la ſervitude ! O Ciel ! ô Dieu, qui m'avez ſervi de pere ! quelles graces ne dois-je point vous rendre ! ne permettez pas, grand Dieu ! que je manque jamais de reſpect à cette bonne femme que vous m'avez donnée pour mere : celui qu'elle choiſira, ſera mon époux.

Si tous deux également perfides, cherchaient à me tromper !... mais pourquoi Luſſanville ſerait-il un ſéducteur ? Il ne me rendra plus de viſites, juſqu'à l'inſtant où je verrai l'effet des ſermens qu'il vient de me renouveller... Comme mon cœur s'eſt ému, lorſqu'il eſt entré ! j'éprouvais une ſatisfaction inexprimable, tandis que le ſon de ſa voix frappait mon oreille... Il ne me preſſait pas de lui répondre... Avec quelle adreſſe, il a fait parler juſqu'à mon ſilence !... Et ces

préſens?... Il ne me les fait pas comme monſieur Apatéon; il n'exige pas que je m'en pare pour lui; que... Il ne veut me voir, ſans m'aborder, que dans des lieux, où l'innocence & la pudeur n'ont rien à craindre... Qu'il paraît tendre! Ah! mon pere ſans doute l'aurait aimé; il l'eût deſtiné pour ſa fille.... Et pourquoi donc mon cœur ſe trouble-t-il ſeulement de ſonger à lui?... L'aimerais-je? eſt-ce-là ce qu'on nomme de l'amour?... Je ne le crois pas, mais je voudrais bien l'aimer, & qu'il me fut toujours fidele... Il ne le ſera pas: mille autres beautés plus ſéduiſantes que la mienne le toucheront; des filles adroites m'enleveront ſon cœur. Il m'oubliera.... Que j'en ſerai fâchée—!

Dolſans... Il ne ſauroit être auſſi tendre que Luſſanville... Aimable Luſſanville!... Dolſans dit qu'il m'aime... Et s'il m'aimait de tout ſon cœur; que Luſſanville m'oubliât, ne ſerais-je pas toujours heureuſe?... Mon cœur ne me répond rien... Ah Luſſanville! ſoyez conſtant!... Mais, s'il ne l'était pas?.... Je ſens.... je crois ſentir que je ſerais

malheureuse..... Pauvre orfeline, abandonnée, ou plutôt, obligée de fuir comme un monstre, le seul ami qui restât à mon pere, il me sied bien, de préferer le plus aimable, & le plus riche, qui peut-être... que sait-on !... est un fourbe. O Dolsans ! la raison du moins est pour vous, & mon cœur ne mépriſa jamais ſes conſeils.... Irréſolutions que les ſages avis de mon pere feraient ceſſer, vous me tourmenterez long-temps encore ! Ciel ! fais-moi connaître le plus digne, & s'il ſe peut, que ce ſoit Luſſanville — !

Agathe revint. Profondément enſevelie dans ces idées, Fanchette oubliait qu'elle avait promis d'accompagner la marchande & ſa fille dans une viſite : la préſence de ſa jeune compagne l'en fit reſſouvenir : elle ſe prépare, & veut prendre ce joli ſoulier vert que Dolſans avait vu : elle cherche, ne trouve rien, n'y fait pas grande attention, & ſort avec Agathe.

CHAPITRE XVI.

Où le pied de Fanchette *soumet tout.*

APRÈS le bonheur de voir & d'entretenir ce qu'on aime, il n'eſt rien de ſi doux que de recevoir de ſa main l'image de ſes attraits : ſi ce ſoulagement à l'abſence manque encore, l'amant bien épris revoit ſa maîtreſſe dans ce qui fut à ſon uſage ; une piece de ſon ajuſtement lui rappelle tous les charmes de celle qu'il adore. Ce qu'il touche n'eſt rien, mais ſon amante l'a conſacré, c'eſt un tréſor à ſes yeux.

En jurant à ſa belle maîtreſſe de l'aimer toujours, Luſſanville avait apperçu ſur une comode ſa jolie chauſſure ; en ſortant, il s'en était adroitement emparé ; en ſe levant le lendemain, il écrivit ce billet.

BILLET

Du jeune Lussanville.

A Mlle. FANCHETTE.

JE vous adore; & pour vous le prouver, je me condamne au suplice le plus cruel pour un amant, à l'absence; mais hier, je volai l'ornement de ce joli pied, qui fut le premier de vos attraits qui frapa ma vue: ce n'est pas, que j'aie besoin de quelque chose pour me rapeler mon vainqueur; mais ce que je tiens a porté la divinité qu'adorera toujours Lussanville, c'est le plus précieux de tous ses biens (16). Il ne le rendra qu'en recevant votre foi. L'excuserez-vous, mademoiselle? .... Non; si vous le haïssez & qu'un autre.... Mais si votre cœur vous parle pour moi, vous ne verrez, dans cette action trop libre, que le plus ardent amour.

LUSSANVILLE.

—Fanchette, dit la marchande, après que la belle Florangis eut lu ce billet, l'excusez-vous?— Oui, madame, répondit la jeune personne—. Et rien moins que contente, la bonne maîtresse descendit dans sa boutique.

Monsieur Apatéon était malade de rage de n'avoir pu retrouver Fanchette: la gouvernante vint le jour même aprendre à sa pupille cette interessante nouvelle. L'aimable Florangis parla de Lussanville, & montra son billet. —Un billet encore, dit la bonne Néné! Eh mais!.... Comment!.... En verité... j'ai la meilleure opinion du monde de ce jeune Lussanville. —Parlez-vous tout de bon, ma bonne? —Oui, mais ne m'en croyez pas si vite: les hommes....— Eh bien les hommes? —Si vous saviez combien ils ont de finesses différentes! —Ressemblent-ils tous à monsieur Apatéon? —Ah! vraiment, ce ne serait que demi-mal, s'ils se ressemblaient tous: mais l'un fait la saintenitouche: L'autre paraît tendre, sincere, de la meilleure foi du monde; vous pouvez vous fier à lui; il ne veut rien... & prétend tout. Celui-ci va se pendre, si

vous ne l'aimez, se jetter dans la riviere, ou tout au moins mourir en langueur, qui... huit jours après qu'il ne desire plus rien, vous regarde avec indifférence. Celui-là traite l'amour cavalierement; mais il épie l'occasion comme le chat fait la souris. L'on en voit jouer les grands sentimens, fulminer contre les trompeurs de filles, & cela, ma chere Fanchette, pour les mieux tromper. Il en est qui donnent brusquement l'assaut, & vous disent pour la premiere fois qu'ils vous aiment, en montrant une audace qui prouve tout le contraire. Enfin l'on trouve quelquefois un amant qui prend notre rôle, & fait le précieux; il met adroitement sous nos yeux tout ce qu'il vaut, & bien davantage encore; c'est une coquette en pourpoint: croiriez-vous que ces vils originaux ont l'art d'attirer dans leurs filets? Hélas! ma chere enfant, je ne le croirais pas sur le rapport d'autrui; mais... on s'instruit à ses dépens [17]: tous ces gens-là m'ont trompée.

La gouvernante avait les yeux humides, en achevant ces mots, & jurait au fond de son cœur qu'ils ne tromperaient

pas la jeune Florangis. Enſuite elles ſortirent enſemble pour quelques emplettes que la bonne Néné voulait faire pour ſa chere fille. Un long mantelet, une immenſe caleche enſeveliſſaient la jeune perſonne, de ſorte qu'elle était voilée comme une femme turque qui ſort pour aller au bain : cependant Fanchette attirait les regards; tous les yeux ſe fixaient ſur ſon joli pied : elle ne rencontra pas un homme dont il ne touchât le cœur; pas une femme dont il n'émût la bile; perſonne dont il n'excitât l'admiration.

Lorſqu'elles furent chez le marchand, les garçons, au lieu d'écouter la vieille Néné, regardaient le pied de Fanchette, & ſi les ordres du maître de la maiſon ne les euſſent tirés de leur extaſe, peut-être la bonne & ſa chere fille n'auraient pas obtenu ſitôt qu'on leur vendît de l'étofe. Lorſqu'ils virent les traits de l'aimable Florangis leur admiration n'augmenta pas : ils ſe diſaient : Qu'elle eſt belle !..... mais elle n'en avait pas beſoin.

C'était chez un vieillard voiſin du pere de Fanchette, que la bonne achetait. Il

n'était pas moins frappé que les jeunes-gens des graces de cette aimable perſonne. Néné lui dit qu'il voyait la fille de ſon ancien confrere. Le vieillard ſurpris, l'examine de plus près, dit qu'il la remet, & veut l'embraſſer : Fanchette évita l'accolade : mais il s'empara de ſa main; il la preſſait aſſez rudement, en lui diſant tout bas, tandis que la gouvernante choiſiſſait, rebutait, bouleverſait, & ne trouvait rien digne de ſa pupille :— Ma belle voiſine, je vous ai vue toute enfant; je me ſens pour vous une affection que vous pouvez mettre à l'épreuve; toute ma maiſon eſt à vous, & je ne deſire autre choſe que de vous ſervir de pere & d'ami — Fanchette ſe rappella monſieur Apatéon, fit au marchand une profonde révérence, & le remercia. — Il faut accepter mes offres, ma belle enfant, vous ſerez chez moi comme ma fille, & je vous marierai— Ici Fanchette fut en défaut : jamais Apatéon n'avait parlé de la marier : elle aurait été bien charmée qu'on l'eût mariée avec Luſſanville; avec cet amant ſi tendre, qui regardait comme un tréſor, ce qu'elle avait

touché : mais comme elle était prudente, elle remercia de nouveau le marchand, & s'approcha de sa bonne.

Tandis qu'elles se fesaient montrer des étofes, deux jeunes cavaliers qui les avaient suivies, dès leur sortie de chez la marchande de modes, en fesaient aussi déployer à côté d'elles : dans le magazin du marchand rien n'était à leur gout que Fanchette ; aussi ne regardaient-ils qu'elle. Si Fanchette restait en place, ils admiraient son éblouissante beauté ; si l'aimable personne fesait un pas, leurs yeux se fixaient sur son pied mignon : ils voulurent plusieurs fois lier avec elle un entretien. Fanchette répondait avec modestie, mais elle ne répondait qu'un mot, & s'éloignait.

Enfin la bonne Néné se détermina pour un satin, que le vieillard avait lui-même été chercher dans un cabinet séparé. Jamais on ne vit rien de si bon gout : sur un fond blanc-perle, courait un dessein vert & rose, d'où s'échapaient des fleurs argent & lilas. Le prix qu'on demanda parut si médiocre, que la belle Florangis & sa bonne crurent que le marchand

se trompait ; elles le lui firent remarquer. Mais il les assura qu'il y gagnait encore. Les deux jeunes-gens & les garçons s'écrierent comme de concert :— Oh ! que cette étofe aura de grace, lorsqu'elle embellira !

CHAPITRE XVII.

Qui doit avoir de grandes suites.

JAMAIS Néné n'avait été si contente : elle paya, se chargea de l'étofe ; Fanchette avait d'autres bagatelles : mais soit qu'un coup-d'œil du vieillard les eût instruits ; soit d'eux-mêmes, les garçons les en débarrasserent malgré elles, & leur offrirent leur bras pour les remener. — Que vous êtes charmante, mademoiselle, disait le plus aimable des deux, qui conduisait Florangis ! je m'estimerais heureux, si vous me permettiez de vous rendre quelques visites, & de me faire connaître ; Je suis riche ; de bonne famille ; mes ancêtres sont commerçans en draps depuis plus d'un siécle : On m'a placé

chez monsieur Delaunage, parce qu'on marchande son fonds pour moi : Vous voyez que c'est un établissement avantageux & tout formé : Ma mere m'adore : toutes mes volontés seront une regle pour elle, d'ailleurs votre nom est connu ; monsieur votre pere se ruina, mais il ne fit tort d'un sou à personne ; son honneur est entier dans le corps des marchands : Consentez à devenir ma compagne, à rentrer dans un état pour lequel vous êtes née—.

Ce jeune garçon parlait bien raisonnablement, & Fanchette aimait la raison. Dolsans n'avoit pas un moment balancé Lussanville : Satinbourg (c'est le nom du jeune marchand) pensa l'emporter, non par l'inclination ; mais par la convenance, la douce égalité, l'amour d'un premier état. La jeune fille répondit sagement :— Monsieur, je suis reconnoissante des sentimens que vous me montrez ; mais je crains un engagement, & des raisons fortes, me font une loi de n'y pas songer encore : vous ne pouvez me rendre de visites ; cela ne serait pas séant : mais voyez ma bonne—. Ces der-

niers mots satisfirent le jeune garçon marchand.

Celui qui conduisait la gouvernante ne s'oubliait pas. — Cette jeune demoiselle dépend de vous, madame, lui disait-il : vous ne seriez pas fâchée de lui trouver un établissement honnête ; & je suis votre affaire. Un frere aîné que j'avais, vient de mourir : mon pere, chez lequel je vais retourner, demeure rue saint-antoine. Sa boutique vaut au moins celle de monsieur Delaunage : il est âgé, infirme, veut se retirer, & va tout me remettre : voyez, informez-vous ; il se nomme Damasville : je préfere mademoiselle Florangis au parti le plus riche, & je ferai mon possible pour la rendre heureuse —. Vous êtes bien honnête, monsieur, répondit la bonne Néné —. & l'on arrive.

Tandis que la gouvernante rendait compte à sa pupille des propositions de Damasville, les deux jeunes cavaliers, de retour avant elles, parlaient à la marchande de modes. L'un était le Comte d'A**, & l'autre le marquis de C** ; charmans, riches, maîtres d'eux-mêmes. Leurs vues n'étaient pas honnêtes com-

me celles de Luſſanville, mais ils étaient puiſſans; ils offrirent tout-d'un-coup à la marchande, de faire la fortune de ſa niéce & de la rendre une fille de conſéquence : Il ne s'agiſſait, diſaient-ils, que de perdre un honneur de préjugé, pour en avoir un autre infiniment plus commode, & plus conſidéré dans le monde. La marchande (& de modes encore !) élevée chez les oſtrogoths, ne connaiſſait pas cet honneur-là ; elle les aſſura que jamais elle ne conſentirait à l'échange, & les pria ſérieuſement de n'y plus ſonger.

CHAPITRE XVIII.

Foule d'amans.

DURANT la maladie de monſieur Apatéon, qui fut longue, Fanchette & ſa bonne ſortirent quelquefois. Néné crut bien faire de conduire ſa pupille chez celles des connoiſſances de ſes parens inconnues à monſieur Apatéon, & qu'elle eſtimait le plus ; afin qu'à ſon retour, l'oncle de la belle orfeline eût moins de peine à la retrouver. Les malheurs

de monsieur Florangis avaient fait des ingrats de tous ses amis ; le joli pied de sa fille les rendit tous criminels. Il n'y eut pas un vieillard qui ne tachât de la séduire, pas un jeune-homme qui n'entreprît de la toucher.

Lussanville n'avait pas manqué une seule occasion de voir sa maîtresse lorsqu'elle sortait : mais il était impossible, de la maniere dont Fanchette était voilée, qu'il en fût remarqué. Un jour il ne put résister à l'envie de lui dire quelques mots : il aborde timidement la bonne, & salue son amante : le cœur de Fanchette tressaille, en entendant sa voix ; elle rougit en le regardant. Le jeune Lussanville parla de sa tendresse ; il était si vrai, si persuasif ; il s'exprimait d'une maniere si touchante, que Néné prenait plaisir à l'écouter. Il offrit de les aider à marcher : la bonne accepta : pour la premiere fois cet amant passionné toucha le beau bras de Fanchette : il osa lui presser la main : la jeune fille était vivement émue, ses genoux tremblaient, & son cœur disait : Cher amant ! seras-tu fidele ? mais sa bouche

bouche gardait le silence. Quel heureux état ! si l'on en bannissait la crainte, il serait moins délicieux.

Dolsans, non moins amoureux, voyait tous les jours Fanchette chez sa tante : le nom de parent qu'il prenait avec elle, semblait lui donner des droits à sa familiarité : cependant il ne put jamais obtenir de l'accompagner. Il ne pouvait douter de la passion de Lussanville : la marchande ne lui cacha pas les propositions du marquis de C** : le jeune peintre frissonna : il résolut de suivre sa maîtresse dès qu'elle sortirait, pour la secourir dans le besoin. Tant qu'il n'avait entendu louer Fanchette que par des inconnus, son humeur jalouse l'avait fait souffrir beaucoup moins, que son amour n'avait été flaté : mais lorsqu'il reconnut Lussanville, il ne se posséda plus. En le voyant aborder Fanchette & sa bonne, qui le recevait d'un air familier & content, il lui passa dans l'esprit mille projets funestes. Insensé ! ignorait-il qu'on ne doit disputer le cœur d'une belle, qu'en s'efforçant de surpasser son rival, en vertus, en talens, en amour ! Dolsans se proposait d'atta-

quer Luſſanville, dès qu'il aurait quitté la belle Florangis & Néné : mais, pour combler ſa douleur & ſa jalouſie, le jeune-homme entra dans la maiſon avec elles.

C'était chez une parente de la mere de Fanchette, que Néné conduiſait ſa pupille. Cette femme les reçut froidement d'abord ; mais lorſque Luſſanville eut dit en confidence à la bonne dame ce qu'il ſentait pour ſa petite couſine, & qu'il l'eut inſtruite du deſſein formé de l'épouſer, elle changea de ton, & lui fit mille careſſes : la future compagne de monſieur de Luſſanville, était toute autre choſe à ſes yeux, que la jeune & pauvre Fanchette. La bonne exigea, lorſqu'elles voulurent ſe retirer, que Luſſanville reſtât ; elles s'en retournerent ſeules, malheureuſement.

En arrivant chez la marchande de modes, elles trouverent un eſſain d'amans, qui ſemblaient s'être donné le mot. Satinbourg & Damaſville accoururent les premiers audevant de Fanchette. Ils la prierent de décider entr'eux. La jeune Florangis venait de voir Luſſanville : elle les aſſura tous deux qu'elle voulait reſter

libre long-temps encore, & les pria de cesser leurs visites. La bonne & la marchande, de leur côté, congédiaient un jeune avocat, qui commençait à se distinguer au palais, par des plaidoyers fleuris, en stile de ruelle : un jeune procureur, qui se sentait la conscience chargée, parce que son pere avait accablé de frais injustes celui de Fanchette, pour avoir à vil prix une jolie maison de l'infortuné marchand, voisine de la sienne; un neveu d'Apatéon, qui desirait ardemment la mort du vieillard voluptueux, mais qui paya plutôt que lui le fatal tribut à la nature; un commis, qui voulait se donner une jolie compagne, pour l'employer à faire sa cour à ses protecteurs, & parvenir plus rapidement; & vingt autres, tous enfans de ceux qui virent d'un œil indifférent ou satisfait la ruine de monsieur Florangis. La bonne Néné nageait dans la joie.— Ma chere fille, disait-elle, voici de quoi choisir; mais n'écoutez votre cœur, que lorsqu'il vous parlera de concert avec la raison. — Ma bonne ?... Lussanville ?— Voilà celui que vous préferez; il le mérite,

chere Fanchette, s'il eſt fidele; mais le ſera-t-il?—Je le crois, ma bonne.—Il ne faut rien croire, & douter de tout. —A l'exception de mon parfait devoûment, madame, dit le marquis de C** qui s'était approché ſans qu'elles l'apperçuſſent: J'ai un rang, des titres, des parens puiſſans; je ſuis ſincere, jeune, tendre; je ne vous dis pas que j'épouſerai mademoiſelle, je ſerais un menteur; mais hors cela qu'elle forme des vœux, je vais les remplir, ſans héſiter, ſans différer; ſa fortune ne lui coûtera qu'un ſigne de tête, ſes goûts, ſes fantaiſies, ſes caprices ſeront des loix; un équipage brillant, des diamans, des bijoux, une petite maiſon délicieuſe, cent autres choſes dont je ne parle pas, tout cela n'eſt pas indifférent, un mot, elle va l'avoir: Il en eſt mille qui ne ſe le feraient pas répéter deux fois; mais vous, c'eſt autre choſe; on attendra vos réſolutions; huit jours ſuffiront-ils? parlez? on pourrait aller juſqu'à quinze: ne vous préparez pas un repentir, en refuſant un homme aimable & l'aiſance, qui viennent vous chercher... Je ne demande pas de réponſe aujourd'hui;

je reviendrai. Adieu, mon adorable, jusqu'au revoir—. Tout cela fut prononcé avec tant de volubilité, qu'il avait été impossible de l'interrompre. —Eh! ne vous donnez pas la peine de revenir, monsieur, lui cria la gouvernante, en le voyant disparaître : je vous déclare dès aujourd'hui qu'une couronne, au prix que vous nous offrez vos dons, ne nous tentera jamais —. Le Marquis feignit de n'avoir pas entendu, & s'éloigna.

Un équipage s'arrête à la porte en ce moment: Il en sort un gros homme court. Fanchette fit un cri de frayeur; elle le crut monsieur Apatéon. Il s'aproche; jette un regard protecteur sur tout ce qui l'environne, & s'assied en soufflant. — C'est donc à vous cette belle enfant, dit-il à la marchande? Elle est assez bien, ajouta-t-il, en regardant la jeune Florangis d'un air effronté. Dites-moi, ma fille, ne vous ai-je pas vue quelque part?.... Fanchette baissait les yeux en rougissant. — En vérité, Je lui trouve un air d'innocence... je m'en accommoderai... Ah! Ciel!... eh! ma belle pouponne! quel joli bijou vous avez là?... Non, je me

trompe, vous n'êtes pas celle que je croyais avoir déja vue au bal de saint-cloud : j'aurais remarqué ce joli pied-là. Il est plus vrai qu'il ne le fut jamais que 3 & 3 font six, plus 4 sont dix, que vous êtes une perfection.... Mais, où va-t-elle?.... Ecoutez, écoutez, la petite ! on vous veut du bien... Rappellez-la donc; elle ne m'entend pas —! La gouvernante n'avait jamais eu d'amant financier; à peine comprenait-elle quelque chose à ce qu'il venait de dire. La marchande, plus connaisseuse, répondit d'un air froid : —Monsieur, on vous aura trompé : ce n'est pas chez moi qu'on vous aura dit. Voyez ailleurs.— Si fait, parbleu ! je vous trouve plaisante : mon agent m'aurait trompé ! moi ! Cette jeune personne ne se nomme-t-elle pas Fanchette? ne l'avez-vous pas en aprentissage? n'est-elle pas jolie, orfeline, & pauvre; & par conséquent ce que je cherche.— Eh ! pourquoi, monsieur la cherchez-vous, dit bonnement la gouvernante?— Belle demande ! parce qu'elle est jolie; que j'aime les jolies femmes, & que je les paye...— Allez, monsieur, reprirent à la fois la mar-

chande & Néné; sortez; je ne pourrais commander davantage à mon indignation: cherchez autre part les malheureuses victimes de vos débauches...— Adieu, mes belles Dames, adieu: la jeune fille sera peut-être plus traitable: adieu. Vous enragez: mais, vous voyez bien que l'on ne saurait plus s'adresser à vous: votre temps est fait. Adieu—. Il part, en achevant ces mots, & laisse la bonne Néné très-scandalisée de sa grossiereté brutale.

CHAPITRE XIX.

Où Fanchette *est modeste & généreuse.*

LA pudeur venait d'obliger Fanchette de fuir: elle s'était enfermée dans sa chambre avec la jeune Agathe. L'aimable fille réfléchissait sur cette foule d'amans qui demandaient sa main: pour les autres, tels que l'impudent financier, le comte, le marquis, &c. elle ne leur faisait pas l'honneur de s'en occuper. Elle reprit son ouvrage, & travaillait.— Méritons d'être l'épouse de Lussanville, se disait-elle: je n'ai pas de bien; je ne puis

devenir ſon égale que par la vertu. Mon pere me traça la route que je dois ſuivre : ce n'eſt qu'en exécutant avec fidélité ſes derniers ordres, que je ſerai digne de mon amant —. Un tendre ſoupir ſuivit cette réflexion modeſte.

Fanchette était tranquille : un cri perçant, pouſſé par la marchande, la tira de ſa douce rêverie : les deux jeunes filles friſſonnent, & volent auprès d'elle. Quel ſpectacle s'offre à leurs yeux ! Dolſans, porté par quatre hommes : ſon ſang coule d'une large bleſſure : Luſſanville, fondant en larmes, le ſuit ! — Vous voyez un coupable, mademoiſelle, dit le jeune peintre à Fanchette, dès qu'il l'apperçut, que le ciel punit : je vous aimai, je vous adore encore à mon dernier moment.... mais j'étais indigne de vous.... puiſque j'ai pu devenir criminel .... Je viens d'attaquer un homme que vous me préférez.... Je lui aurais arraché la vie ſans remords peut-être, & je le vois donner des larmes au ſort que je mérite — .... Il ſe tut : & les ſanglots étoufaient l'aimable Florangis. — Ah madame ! dit-elle à la marchande, c'eſt donc moi qui ſuis

la cause de son malheur !.... Dolsans ! puisse-je racheter vos jours aux dépens de mon bonheur & de ma vie.... Oui, madame, ajouta-t-elle, en regardant sa maîtresse; qu'il vive... employez tout pour le sauver; &... s'il faut ma main.... s'il ne peut supporter le jour qu'à ce prix, je n'écouterai point mon cœur, qui me parle pour son rival; je la promets, & je la donnerai.

Lussanville entendit ce cruel arrêt....— Ah ! Fanchette ! lui dit-il à demi-bas, vous m'aimiez !... & je vous perds ! Si j'avais su qu'il n'y avait point de milieu pour moi, entre la mort & ce revers, je n'aurais pas défendu ma vie, qu'on attaquait avec fureur. . . . Mon sort est donc décidé . . . . Une main teinte de sang ne se joindra jamais avec la vôtre . . . . Adieu. Je vais mourir.— Ne me rendez pas plus malheureuse encore . . . . Je vous aimais; je vous aime : mais il ne me sera plus permis de vous le dire, ni de vous voir. . . . Si vous étiez à la place de Dolsans, je ne vivrais plus....— O ciel ! qui l'eût pensé, que je serais infortuné en entendant cet aveu flateur !—

Accablé de douleur, déſeſpéré, le jeune amant s'éloigne en pleurant.

La bleſſure de Dolſans n'était pas auſſi dangereuſe qu'on l'avait cru : ſa tante, raſſurée, careſſait Fanchette, en lui répétant, que bien loin de l'accuſer du malheur de ſon neveu, elle allait lui devoir ſon bonheur & ſa vie. La jeune Agathe ſe joignait à ſa mere : elle embraſſait l'aimable Florangis :— Que j'aurai de plaiſir à vous nommer alors tout-de-bon ma couſine, lui diſait-elle —! Fanchette verſait des pleurs : mais elle ne ſe repentait point du ſacrifice : ſon ame généreuſe feſait une bonne action, ſans ſe mettre en peine d'en ſavourer la douceur.

CHAPITRE XX.

Le pied lui glisse : elle va tomber.

KATHÉGÈTES, ce vieillard respectable, gouverneur de Lussanville, fut frappé de l'air de tristesse de son éleve. Mais il avait pour maxime, de ne faire jamais de questions : il prit seulement un air de douceur & de bonté, plus marqué qu'à l'ordinaire, afin d'exciter la confiance. Il fut plus surpris encore de la réserve de Lussanville, & de se voir pressé d'accomplir un dessein formé depuis longtems, de visiter les principaux états de l'europe : le jeune-homme semblait auparavant n'envisager ce voyage qu'avec répugnance, & l'avait entiérement rompu, depuis qu'il connaissait la belle Florangis. Monsieur Kathégètes sentit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire : il remarqua que tout ennuyait Lussanville ; qu'il ne se trouvait bien nulle part.— Il aime, disait le bon-homme :... mais il veut fuir ! je voudrais bien connaître

celle qu'un amant si bien fait a trouvée cruelle. La curiosité l'emporta sur ses principes. — Qu'avez-vous ? dit-il un jour à l'aimable jeune-homme. — Ah ! mon papa !... j'aime, je suis aimé.... & pourtant, je suis malheureux ! — Vous m'ôtez un sujet d'étonnement pour en faire naître un autre... — Ne m'en demandez pas davantage; ce serait aigrir mes maux —. Et le vieillard se tut. Son éleve se tourmentait; il se répandait dans les assemblées : puis tout-à-coup prenant d'autres dispositions, s'enfonçait dans une solitude absolue : mais le trait était dans son cœur; sa douleur le suivait par-tout [18]. Il rendait souvent des visites à la bonne Néné, qui tâchait de le consoler, en lui disant de ne pas désespérer encore. Il la pria d'accepter pour sa pupille le présent qu'il avait fait : elle résista d'abord; ensuite elle se laissa toucher, & le tendre jeune-homme se crut moins malheureux.

Les autres amans de Fanchette ne se découragérent pas : monsieur Delaunage envoyait tous les jours de nouveaux dons qu'on refusait ; Satinbourg & Damasville ne pouvaient obéir à l'ordre de ne plus revenir : Le marquis & le comte fesaient

toujours des promeſſes éblouiſſantes; mais le financier prenait une autre route. Un jour l'aimable Florangis ſortait d'une égliſe : un caroſſe barrait la porte. Fanchette ſe préſente pour paſſer : deux grands laquais la prennent entre leurs bras, l'y placent malgré elle, ferment les portières, & le char vole. Lorſqu'il s'arrêta, la jeune perſonne ſe trouva dans la cour d'une maiſon ſuperbe : on la porte dans un apartement ſomptueuſement meublé : elle y était à peine qu'elle vit entrer l'individu maſſif & rond, qui lui parla ſi cavalièrement chez ſa maîtreſſe. —Ma reine, lui dit-il en l'abordant, ne craignez rien : vous êtes libre ici; ce n'eſt pas mon uſage d'employer la violence avec les belles. — Pour me prouver que vous dites vrai, monſieur, permettez que je me retire ſur le champ. —Mon cœur ! pas ſitôt : il faut du moins m'écouter auparavant. Pourquoi faire la bégueule & la ſauvage? En verité, mon enfant, ſi vous conſervez cette manie-là, vous ne percerez jamais, &, jolie comme vous êtes, ce ſerait réellement dommage; vous pourriez prétendre à tout.... Voulez-vous,

par un mariage légitime & cérémonieux, vous enſevelir avec un malôtru? ma foi! ce n'eſt pas mon avis. Je veux vous donner des lumieres, des conſeils; vous parler en ami.... Allons petite.... Mais pourquoi!.... Voyez qu'on lui fait grand mal!.... Soyez moins farouche. Aſſéyez vous. —Non, monſieur; je veux m'en aller. —Ah! belle pouponne, un moment.., Eh! laiſſez-nous donc voir ce petit pied: il eſt ſi joli! pourquoi le cacher?..—Je ne ſuis point faite, monſieur, non, je ne le ſuis point, pour cette humiliation.— Eh! qui prétend vous humilier!... Ecoutez, ma fille: cet agrément-là peut ſeul faire votre fortune; & je vous avouerai, moi, que c'eſt ce qui me plaît davantage en vous. Mon aimable enfant, ne croyez pas que je veuille vous faire vieillir avec moi: je change ſouvent: j'ai des tréſors; je les partage avec celles que je quitte: on ſait que je ſuis de bon gout: m'avoir eu, c'eſt un titre pour trouver un autre amant. — Je ne veux, monſieur, ni de vos richeſſes, ni d'amant. — Je ſuis plus inſtruit de vos affaires que vous ne penſez, belle Fanchette; vous allez épouſer un mala-

droit que vous n'aimez pas, & vous vous arrachez à l'amant que vous préferez: Je sais tout cela: voici la proposition que je vous fais. Dans huit jours vous épouserez Lussanville fils de ma sœur & mon pupille; je vous doterai richement: cela n'a-t-il rien qui vous tente? — Hélas!.... Monsieur, j'ai promis d'épouser Dolsans, de me sacrifier, pour lui sauver la vie, & je tiendrai ma promesse. — Ah! pour le coup, ma belle, je ne vous conçois plus. Quoi!... Vous n'aimiez donc pas Lussanville? — Pardonnez-moi: — Et vous le refusez? — Oui, monsieur. — La raison, s'il vous plaît, de ce procédé rare? — C'est que tôt ou tard j'occasionnerais la mort de Dolsans, ou la sienne, & je ne crois pas acheter trop une si chere vie aux dépens même de mon bonheur. — Mais où donc a-t-elle vécu? Ma foi, ma mignone, les romans vous ont tourné la tête. Il faut la guérir. De sorte, que sous le sceau du plus inviolable secret, vous seriez bien loin de me rien accorder, pour recevoir la main de mon neveu, & l'assurance de succéder à toutes mes richesses. — Ah ciel! quelle horreur!.... —

Elle s'effraye ! ah ! je veux la guérir ! répétait-il en riant.

Pour réuſſir à cette cure, merveilleuſe ſelon lui, le financier accable Fanchette de ſa lourde maſſe, & ſe met en devoir de ravir des faveurs, dont la moindre était d'un prix au deſſus de tous ſes tréſors [19]. L'aimable fille, comme tant d'autres, aurait pu céder à la violence[20] ; mais elle était vertueuſe tout-de bon : elle s'échappe : le peſant *midas* la pourſuit : telle autrefois Syrinx fuyait devant le Dieu inventeur des chalumeaux. Fanchette, hors d'haleine, appellait de toutes ſes forces : mais quels ſecours eſpérer dans une maiſon vendue au crime ? Epuiſée de laſſitude, tremblante, le pied lui gliſſe, elle va tomber ; le financier avance un canapé, qui la reçoit. Avant qu'elle puiſſe ſe relever, il eſt à ſes pieds ; il s'en empare ; il les baiſe un million de fois : Tous les efforts de Fanchette pour ſe débarraſſer, ſont inutiles. Elle fond en larmes. — O ! mon pere ! s'écrie-t-elle, votre fille touche à ſa perte ; mais elle n'eſt pas ici par ſon imprudence.... Eh ! quoi ! un ſcélérat peut donc ſouiller

souiller l'ame la plus pure ! . . . . . .
Elle finissait à peine ces mots, qu'on frappe rudement : le financier se releve : il hésite, mais enfin, voyant qu'on redoublait, il ouvre lui-même : c'est Lussanville qui paraît : Fanchette s'élance dans ses bras. — Sauvez celle que vous avez aimée, s'écrie-t-elle ; arrachez-la des mains d'un barbare, que mes larmes ne touchaient pas... Dans ce moment d'indignation & de douleur, Lussanville colla sa bouche sur celle de Fanchette, qui ne la détourna pas ; il l'emporte ; & l'éloigne de la demeure d'un infâme.

CHAPITRE XXI.

Fanchette *perd une de ses mules.*

PLUS léger que zéphyre, lorsque de son haleine, il agite doucement les tiges des fleurs, Lussanville avec son précieux fardeau, gagnait sa voiture : l'air effrayé de Fanchette fut remarqué par deux inconnus, qui dans ce moment se trouverent vis-à-vis la demeure du financier.

L'un d'eux sur-tout, vivement frappé des traits de la jeune personne, la considérait avec intérêt. Ses regards vont se fixer sur un petit pied, qu'une mule mignone contenait à demi. L'émotion que lui causent ce pied séduisant & cette mule délicate fait palpiter son cœur. Egalement touchés pour une fille jeune & belle, à laquelle ils croient qu'on fait violence, tous deux se disposent à la secourir : ils accourent. La belle Florangis, qui les prit pour des satellites du financier, s'élance précipitamment dans la voiture de Lussanville : les deux inconnus, qui s'imaginent qu'elle est contrainte, la saisissent par sa robe : — Cher ami ! s'écrie Fanchette — ! & ses bras ceignent Lussanville. Au nom si doux qu'elle vient de donner au charmant jeune-homme, les libérateurs s'arrêtent, se regardent, & conviennent qu'avec cette figure, on n'est jamais réduit à forcer les filles. Mais la jolie mule de Fanchette avait tenté le plus apparent des deux inconnus (21) : dans le mouvement précipité que fit l'aimable fille pour se débarrasser de ses mains, son pied s'embarrassa ; l'inconnu

sut profiter de son trouble pour faire glisser le bijou qui l'avait charmé; il s'en empare adroitement, fait un compliment flateur à la jeune beauté, explique quelles ont été leurs vues en s'approchant: on leur répond par une inclination profonde, & la voiture part comme l'éclair.

Les deux inconnus paraissaient étrangers: En effet, l'un était un riche habitant des colonies françaises en Asie; l'autre, le gouverneur d'un fils unique que ce particulier avait renvoyé en france il y avait plusieurs années. Le jeune-homme était disparu tout-à-coup dans un temps où il était préoccupé d'une passion violente: son gouverneur s'épuisa vainement en recherches: rebuté, desesperé, il avait été lui-même porter au pere de son éleve la nouvelle d'un si grand malheur. Ils étaient de retour depuis quelques jours seulement.

— Quel trésor! disait l'asiatique à l'instituteur. Dans la position, où je me trouve, une fille si belle pourrait seule adoucir l'amertume répandue sur le reste de ma vie: oui, je bénirais le Ciel de l'avoir rencontrée, si je ne lui croyais un

mari... Mais, que sait-on? peut-être n'est-elle que sa maîtresse?... Malheureusement tous les moyens de nous en assurer nous manquent.— De toutes manieres, repondait le gouverneur, vous devez en abandonner la poursuite; cette jeune personne étant ou mariée, ou indigne de vous fixer.— Indigne de me fixer!... Voyez, mon vieux ami, voyez cette mule, & représentez-vous les traits de celle qui l'a portée... mais voyez-la donc! — A quarante ans révolus, vous! séduit par un pied mignon! ah! ah...— Eh! vous-même, qui riez de si bonne grace, y résisteriez-vous? Le parti en est pris: il faut découvrir son nom, sa fortune: nous avons tout employé pour retrouver une malheureuse famille que j'ai laissée... dans la misere: il ne restait qu'une fille; on vous a dit à vous-même qu'on ignore ce qu'elle est devenue... Et voilà ce qu'a causé sans doute la malheureuse nécessité où je me suis vu de faire croire ici ma mort. Mon fils se croyant maître de lui-même, aura mépriſé votre autorité, donné dans le désordre, & se sera perdu... Mes parens n'auront plus compté sur moi...

Nous allons faire de nouveaux efforts: ſi tout eſt inutile... que cette jeune beauté ſoit libre... quelle qu'elle ait été, je n'héſiterai pas. Combien en eſt-il, dans ce ſexe enchanteur, qui, ſéduites par un perfide, entraînées par l'exemple, ſouvent livrées par celle qui devait les protéger, ſont vertueuſes au ſein du libertinage! car, vous le ſavez, ſans doute, la vertu ne conſiſte pas à garder une fleur que l'honnête-femme a dû donner: tout git donc dans la maniere de la perdre: eh! que reprochera-t-on à celles dont je parlais? Non, je ne leur fais pas un crime d'un état qu'elles n'auraient pu éviter, non... & je n'en eſtimerai pas moins la jeune perſonne qui vient de me charmer: ma main, ma fortune, j'offrirai tout, je donnerai tout: ſon empire ſur mon cœur eſt abſolu... il l'eſt, ami, il l'eſt... & ſi malheureuſement elle ſe trouve mariée... je n'ai jamais éprouvé ce que je reſſens pour elle... je ne ſais ſi je répondrais de ma vertu —.

En s'entretenant de la ſorte, les deux amis ſuivaient la route qu'avait priſe la voiture de Luſſanville. Ils s'arrêtent par

hazard devant la maison qu'il occupait, & reconnaissent un des domestiques qui venait d'accompagner le jeune amant de Fanchette. Ils l'abordent pour l'intéroger : mais Lussanville était aimé de ses gens; ils ne s'entretenaient de leur maître que pour en dire du bien, & jamais pour médire de ses actions : celui-ci leur tourna le dos, sans leur répondre.

Les inconnus n'aprirent rien dans ce moment : mais l'un d'eux ne pouvait dissimuler la joie qu'il ressentait d'avoir trouvé la demeure de l'heureux amant avec lequel il ne doutait pas que ne vécût la jeune fille au pied mignon. Il se retira, dans la résolution de ne rien négliger pour découvrir quel est le sort de la belle dont il a ravi la jolie mule (& rien de plus galant que cette mule ; elle était bleu céleste, garnie d'un rézau en argent) il ne pouvait se lasser de considérer ce bijou, dont la vue allait jusqu'au fond de son cœur réveiller les desirs.

CHAPITRE XXII.

Présens qui deviendront fameux.

ROUSSANVILLE, transporté de joie d'avoir garanti son amante de l'audace cynique d'un libertin opulent, la pressait dans ses bras, & lui disait : — Chere Fanchette, sans le malheur qui me bannit loin de vous, vous étiez perdue. Prêt à partir, j'ai voulu ce matin vous revoir une fois encore : j'ai remarqué que vous sortiez seule : si votre bonne, ou votre jeune compagne eussent été avec vous, je n'aurais pas hésité de vous aborder ; mais vous étiez seule ; j'ai craint de vous déplaire. A l'église, j'étais derriere vous. Heureusement j'ai reconnu l'infâme agent de mon oncle, lorsqu'on vous a enlevée. J'ai volé sur vos pas : il a fallu faire violence à la valetaille qui le sert & l'imite dans ses vices, avant de parvenir jusqu'à ces appartemens secrets, consacrés à la séduction & à la débauche. Je bénis mon infortune, qui sauve ce que j'aime. Mais, hélas ! faudra-t-il vous fuir ?

— Mon cœur en gémit, partez : oui, cher amant, puiſque vous l'avez réſolu ; je l'exige ; mais ne déſeſperez plus.....— Ciel ! qu'entens-je ! Belle Fanchette ! vous me rendez la vie —.... Sa bouche ſe colla ſur la main de ſon amante : enſuite, il leva les yeux ſur elle : ils ne parlerent plus ; mais ils ſe regarderent.... ſi tendrement !..... Luſſanville eſſuya les larmes qui coulaient encore. On arrive chez lui. Fanchette craignait d'entrer dans la maiſon de ſon amant : mais ſa mule était égarée, & ſa parure dans un étrange deſordre ; elle redoutait de paraître ainſi chifonnée aux yeux du jaloux & pénétrant Dolſans : elle dit à Luſſanville : — Je me fie à votre bonne foi— ; & lui donna la main. La belle Florangis n'eut pas lieu de s'en repentir. Le tendre Luſſanville nageait dans la joie de voir chez lui la ſouveraine de ſon ame.— Pourquoi devez-vous en ſortir, lui diſait-il, de ces lieux où vous regnerez un jour ! divinité de mon cœur ! c'eſt ici que vous ſerez chérie, adorée du plus tendre des époux—. Fanchette ſourit : la joie commençait à ranimer ſon ame abatue. Elle

avait son portrait, que Dolsans venait de finir durant sa convalescence, & qu'il se flatait de recevoir de la main de Fanchette; il était dans la même boîte que celui de sa mere; elle y joignit un brasselet, qu'elle-même avait tissu de ses beaux cheveux; & ce présent fut pour Lussanville. Elle lui redemanda sa jolie chaussure, mais ce ne fut que pour la lui rendre. Lussanville, de son côté, la pria de recevoir des mules magnifiquement brodées, faites sur le modele qu'il avait entre les mains: ce présent était nécessaire à Fanchette; mais il lui plut indépendamment de cela; elle ne le déguisa point: elle accepta de même la boîte de bijoux que son amant avait prié la bonne Néné de garder; elle lui promet de se parer de ses dons. Faveurs innocentes & précieuses! ah que vous avez de charmes pour les cœurs tendres!... L'aimable jeune-homme, pénétré de reconnaissance, disait à sa charmante maîtresse:— Mon adorable épouse, nous devrons le plus grand de nos biens à nos malheurs.

Après avoir examiné le portrait de Fanchette, Lussanville jetta les yeux sur

celui de madame Florangis; il fut surpris de le trouver si richement orné : Il allait le baiser; il pousse un cri. — Quoi ! dit-il à son amante, voila l'image de celle qui vous a donné le jour ! ... ô ciel ! ... Mais vous m'en devenez plus chere .... Oui, divine Fanchette, & le pere, & le fils ... le même pouvoir les a soumis. Mais la passion de mon pere était illégitime, & fut aussi malheureuse qu'extrême. S'il avait été témoin de la ruine de celle qu'il adorait, il l'eût réparée .... son fils va le faire .... Belle Florangis ! quelles nouvelles chaînes ne formerait pas cette découverte, si quelque chose pouvait augmenter mon attachement pour vous — ! Lussanville baisa le portrait : — Aimable mere de mon épouse, disait-il, oui, je vous adore : on vous accuse de m'avoir ravi mon pere ; mais vous me donnez une compagne qui fera ma félicité —. Fanchette écoutait Lussanville avec étonnement : mais elle ne l'interogea pas. Ils se regarderent, & s'attendrirent sur le sort de leurs parens ; ils se dirent combien ils les avaient aimés, & connurent que leurs cœurs honnêtes & sensibles, se ressemblaient.

Enfin l'aimable Florangis, remiſe du cruel aſſaut qu'elle venait d'eſſuyer, ſuivie de ſon amant, retourna chez ſa maîtreſſe : ſa préſence calma les vives inquiétudes de la marchande de modes, & fit ceſſer les alarmes de la jeune Agathe.

CHAPITRE XXIII.

Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire.

DOLSANS était rétabli ; &, pour obéir à ſon amante, Luſſanville s'était éloigné. Fanchette, en revoyant ſa bonne, lui fit part de ſes nouvelles diſpoſitions. La gouvernante aimait Luſſanville ; elle avait été cruellement peinée, lorſqu'elle avait apris la réſolution généreuſe de ſa pupille, mais elle ne la combatit pas : Elle fit alors éclater toute ſa joie : enſuite l'horrible danger que Fanchette avait couru la fit trembler. Cependant monſieur Apatéon commençait à ſe montrer. Il était néceſſaire que la jeune Florangis ne ſortît plus qu'avec précaution.

Le peintre se promettait un bonheur sans mélange. Si Fanchette le recevait avec froideur, il espérait tout d'une âme si belle, lorsqu'il pourrait faire parler le devoir. Il pressa son union: la marchande secondait son neveu, & la jeune Florangis se crut perdue : elle ignorait que monsieur Apatéon étant son tuteur, nommé par le testament de son père & la gouvernante substituée par un codicile secret, on ne pouvait rien faire que de leur consentement ? elle ne vit d'autre moyen d'éviter un malheur irréparable, que l'imprudent aveu de son engagement avec Lussanville : elle le fit avant de consulter sa bonne. Dolsans devint furieux. Fanchette connut alors de quelles violences rend capable un caractere jaloux : elle fut obsédée, tourmentée jusqu'à l'instant où Néné, instruite de tout, sut parler à la marchande avec fermeté, en la menaçant d'ôter Fanchette de chez elle, si l'on ne voulait pas la délivrer des persécutions de Dolsans. — Quoi ! maman, disait la jeune Agathe, mon cousin serait cause que je perdrais mon amie ! si je le croyais, je ne l'aimerais plus —

Si les fautes que fait commettre un amour malheureux n'étaient excusables, Dolsans serait un monstre. Il se persuada, que s'il parvenait à ravir à Fanchette la fleur de l'innocence, il obtiendrait sa main facilement : il l'adorait ; il se déguisait à lui-même l'atrocité de l'action, par le motif qui la lui ferait commettre. Dès qu'il se fut arrêté à ce coupable dessein, il parut tranquille : Il voyait Fanchette, mais sans l'entretenir de son amour ; il le renfermait dans son cœur, & ses desirs contraints n'en acquéraient que plus de violence.

Un dimanche, Dolsans ne paraissait pas : Fanchette charmée de son absence, mit pour la premiere fois la robe achetée chez monsieur Delaunage, se para plus qu'à l'ordinaire, saisit cette occasion de remplir la promesse faite à Lussanville, releva sa beauté par les diamans qu'elle tenait de lui, chaussa cette jolie mule, dont lui-même avait imaginé les ornemens [22], & commit une nouvelle imprudence. Elle nageait dans la joie : à chaque pas, elle se rapelait son cher Lussanville. Pour la premiere fois, elle

même admira les graces de son joli pied. —Ah! si Lussanville était encore ici, se disait-elle, que je serais flatée! Cher amant! puis-je n'être vue de personne, puisque je ne le serai pas de vous! je ne veux plaire qu'à vous; comme mon cœur n'aime & ne desire que vous! ensuite elle marchait; son cœur tressaillait. Je suis toute à Lussanville, se disait-elle; c'est ce cher objet de ma tendresse qui m'embellit. Ces agréables idées répandaient sur le visage de Fanchette un air d'enjoûment, qui rendait sa beauté plus éblouissante encore, lorsque Dolsans parut.

Il voit les dons de son rival: il pâlit: il dissimule sa rage (c'était encore un défaut qu'il avait apporté d'Italie, que la dissimulation: hélas! nous prenons les vices de nos voisins, & nous laissons leurs vertus: voila le triste fruit qu'une infinité de jeunes-gens retirent de leurs voyages) & jure que Fanchette ne l'échapera pas. Cependant au fond de son cœur né vertueux, cette beauté si touchante excitait ses remords: il se retire à l'écart:—Que prétens-tu, malheureux

Dolsans, se disait-il ? & pourquoi vouloir contraindre un cœur qui ne se donne pas ? Elle est belle, tendre ; je l'adore : tout doit-il donc tourner contr'elle ? rendons nous à la raison : cedons-la : méritons son estime & son amitié.... C'en est fait : je vais.... Un autre, à mes yeux jouira d'un bien qui m'est plus cher que la vie !... qui me fut promis !.... Elle ne le veut plus.... elle s'immolait ; je n'étais pas aimé —.... La vertu l'emportait : ses yeux se fixent sur ce pied séduisant, embelli de nouveau par un chef d'œuvre de l'art ; cette vue dérange sa raison.— Eh ! je la céderais, s'écrie-t il ! Non ; le sort en est jeté. Je serai coupable, mais je serai moins malheureux, peut être.

La marchande & ses filles devaient aller prendre l'air à la campagne : des voitures les attendaient ; on allait partir, lorsque la gouvernante arriva. Son admiration, à la vue de sa chère fille, éclata de mille manieres : d'imprudens éloges achevèrent de porter le poison dans l'ame de Dolsans. On sort : Agathe est déja partie : Fanchette, qui voit que le

jeune peintre doit les accompagner, prie sa bonne de la dispenser d'être de la promenade : & Néné feint une affaire importante, où la présence de sa pupille est nécessaire. Elles rentrent toutes deux. Dolsans, à qui sa jalousie donnait des yeux de lynx, lance sur la jeune Florangis, en s'éloignant, un regard furieux, suivi d'un souris amer.

CHAPITRE XXIV.

Péril qui fera trembler.

DES que Fanchette fut seule avec sa bonne, Lussanville devint le sujet de leur entretien : l'aimable fille parlait du jeune homme avec modestie : La gouvernante souriait ; & dans l'instant où Fanchette s'y attendait le moins, elle lui rend un billet qu'elle venait de recevoir de ce amant chéri.

BILLET
DE LUSSANVILLE
A FANCHETTE.

De Bayonne, 30 Mars 1768.

VOus l'avez voulu, mon adorable épouse... (oui, je me crois permis de vous donner ce nom, depuis que vous-même êtes venue vous jetter entre mes bras) je quitte les lieux que vous embellissez : mais j'ai lu dans votre cœur ; je suis aimé ; je jouis du bonheur qu'aucune expression ne peut rendre, d'être aimé de la divine Fanchette : quel sort enchanteur ! Elle souffre autant que moi, d'une absence qu'elle ordonne. Je ne murmure point de la nécessité que vous m'en avez faite, ma belle amante ; j'en connais le motif ; qu'il vous rend chere à mon cœur !... Ah ma Fanchette ! ma charmante épouse ! rappellez auprès de vous un homme, dont le secours vous sera peut-être nécessaire encore... Je ne sais ; mais je frissonne quelquefois, sans sujet : les songes vous offrent en pleurs à ma vue ; je vous vois tremblante, éperdue, desespé-

rée, lever vers le Ciel vos belles mains... Fanchette ! cette nuit encore, je croyais voir un traître, le poignard à la main, demander votre cœur. Vous pleuriez ; je voulais aller à vous : un invincible obstacle me retenait. Je pousse un cri de fureur, & je m'éveille... Ce n'est qu'un songe, il est vrai, mais un amant, qui ne respire que pour vous, est effrayé de la moindre chose (23) : Au nom de notre amour ; au nom du lien sacré qui doit nous unir, chere épouse, permets à ton mari de jouir de ta présence : Il ne peut te répondre de vivre, s'il n'obtient cette grace. Adieu.

DE LUSSANVILLE.

En achevant la lecture de ce billet, Fanchette leve sur Néné ses yeux humides :— Il est donc parti, ma bonne ? il est loin de moi ! Il le faut, & du moins, je ne crains plus des malheurs... Que lui répondrons-nous, ma bonne ?— Ce que vous dictera votre cœur.— Ah !... mon cœur ne desire que lui.— Marquons-lui qu'il revienne.— Eh ! mais !... si Dolsans... Cependant je voudrais bien le revoir.— Décidez-vous : je réponds à ce qu'il m'écrit en particulier : ajoutez seulement deux mots de votre main.

BILLET

De FANCHETTE, au bas de la lettre de la Gouvernante pour LUSSANVILLE.

JE prens la plume en tremblant : ma bonne conduit ma main.... Si vous me jurez d'éviter toujours Dolsans, revenez... Que je crains ! hélas ! peut-être la démarche que je fais sera fatale à mon amant ! mais il m'en presse..... revenez... Cher Lussanville ! en vous écrivant, votre épouse est parée de vos dons : elle a réfusé de sortir, pour ne point être avec votre rival : toutes mes compagnes, ma chere Agathe sur-tout, ma bonne, ma maîtresse m'ont trouvée belle : Je me disais : Je dois mon éclat à Lussanville : Pourquoi ce cher amant ne jouit-il pas de son ouvrage?.... Quel plaisir je goute, à me renfermer, à me cacher à tous les yeux ! je ne veux être belle que pour mon époux..... Revenez ; mais auparavant écrivez à ma bonne, & jurez-nous à toutes deux de vous dérober toujours aux yeux de Dolsans. C'est un furieux ; je le crains autant que je vous aime. Je suis toute à vous

FANCHETTE FLORANGIS.

Il était l'heure à laquelle monsieur Apatéon rentrait. On cacheta cette lettre : la gouvernante la prit pour l'envoyer, & quitta sa chere fille, en lui promettant de revenir dès que le vieillard n'aurait plus besoin d'elle. Fanchette ne pouvait se lasser de relire le billet de Lussanville : elle le tenait encore à la main : on frappe ; elle vole à la porte, croyant ouvrir à sa bonne, & c'est à Dolsans. L'aimable fille pâlit, & veut cacher l'écrit de son amant.— Vous êtes seul de retour, monsieur, dit-elle au jeune peintre toute troublée ?— Oui, cruelle, répond cet amant furieux, qui venait d'écouter la conversation de Fanchette avec sa bonne. J'ai su rendre inutile votre attention à me fuir. En parlant de la sorte ; il eut l'audace d'arracher des mains de la jeune Florangis le billet de Lussanville. Indignée d'une témérité si grande, elle le lui redemande d'un ton ferme ; mais envain ; il l'a déja lu : il le déchire avec fureur.

A la merci d'un amant jaloux jusqu'à la rage, l'aimable fille frissonna.— Nous sommes seuls ici, continua Dolsans : choi-

fiſſez ou ma main, ou... Je me punirais du crime; auquel vous me contraindriez: mais qu'importe? Il m'eſt plus doux de vous ſuivre dans le tombeau, que de vous voir dans les bras de mon rival.— Eh bien! lui dit Fanchette, en pleurant, arrachez-moi la vie.— O Ciel! elle aime mieux mourir que d'être à moi! Malheureux que je ſuis!... Belle Fanchette, ajouta-t-il en tombant à ſes genoux, ne pourrai-je vous toucher? Vous égarez ma raiſon... Ah! quand je ſerai votre époux, vous ne verrez plus dans ces tranſports qui vous ſont odieux à préſent, que l'excès de mon amour... Mais non, cruelle, tu préferes ton amant à la vie... Ne crois pas qu'il m'échappe: fut-il au bout du monde, ma main teinte de ton ſang, vengera ſur lui ton malheur & mon forfait.— Ciel!... arrêtez, Dolſans!... [Eh! voila donc ce malheur que mon amant preſſentait!] Comment pouvez-vous penſer à de telles horreurs!...— Vous le demandez, Fanchette! l'amour, l'amour ſeul que vous outragez, me rend coupable...— L'amour!... le tendre amour! Eh! que feriez-vous, ſi vous

aviez de la haine !— Je ſerais aſſez généreux pour l'étouffer.— Vous voulez mon malheur, ou ma mort.— Votre malheur ! Non, belle Fanchette. Vous verrez comme je ſais aimer ! Reine de mon cœur, daignez ſeulement exercer votre empire, & je jure de vous rendre heureuſe.— Je mourrai de douleur, ſi je perds Luſſanville.— C'en eſt trop, cruelle; & ce mot me trace la route que je dois ſuivre : le fer, le poiſon, peu m'importe : il ne ſaurait m'échapper...— Mon ame m'abandonne : inhumain !... Va, tu me fais horreur : le Ciel ſauvera mon amant, & je lui demande qu'il te puniſſe.— Ce ne ſera du moins qu'après que je me ſerai vengé.— Ecoutez, Dolſans : la raiſon n'a-t-elle plus...— Il vous ſied bien de me parler de raiſon, vous qui ne ſuivez pas ce qu'elle vous dicte dans ce danger preſſant; vous qui manquez à ces promeſſes, qui m'ont flatté de l'eſpoir le plus doux—. Fanchette, jeune, ſans expérience, crut ſon amant perdu, ſi dans ce moment elle ne renonçait encore à l'eſpoir d'être à lui : elle crut devoir céder.— Eh ! bien, dit-elle à Dolſans, il faut ſe rendre : mais je

dépends de monsieur Apatéon & de ma bonne : je ne puis être à vous, sans leur aveu.— Déja trompé, reprit Dolsans, comment voulez-vous que je vous croye ? Il me faut un gage qui me réponde de vous, & m'assure le consentement de ceux dont vous me parlez.— Que voulez-vous, dit Fanchette, avec le ton de l'ingénuité ?— Une preuve que vous ne vous rétracterez point.— Exigez-la.— Vous y consentez ?— Il le faut bien. [Elle ne savait pas ce qu'on lui demandait.] Dolsans veut la prendre dans ses bras; la jeune fille le repousse. Il a recours à la violence.— O perfide ! s'écrie Fanchette, je t'abhorre, & plutôt tous les malheurs, que de te nommer mon époux—. Dolsans (il faut l'avouer) n'avait pas dessein de se rendre coupable des forfaits horribles dont il menaçait la belle & timide Florangis; il ne voulait que l'effrayer & l'obliger à se rendre. Sa main s'arme d'un fer : il l'appuie sur le sein de Fanchette, qui dit en fermant ses yeux remplis de larmes : Je ne demande de toi que la mort..... O ! Lussanville ! si tu voyais ton amante !— Ces

mots irriterent Dolsans : il regarde Fanchette : il s'écrie :— Et cette parure même, présent de mon rival, augmentera le prix de ma victoire ! Perfide ! vous n'avez pas craint de paraître trop belle : vous relevez tous vos attraits, & vous voulez que je renonce à l'espoir d'en être l'heureux possesseur ! Non, je le jure, rien ne peut m'arrêter—. Transporté d'amour & de fureur, il menace ; Fanchette glacée par la frayeur, reste immobile & désespérée [24].

CHAPITRE XXV.

Evénement fatal.

C'EN était fait sans doute, & l'occasion, sa rage, la résistance de sa maîtresse allaient porter Dolsans à consommer un crime affreux, si dans ce moment la gouvernante ne fût revenue. Elle appelle sa chere fille. Ah ! ma bonne ! s'écrie Fanchette, à mon secours—! Hors d'elle-même, Néné fait retentir la maison de ses cris. Deux jeunes gens qui cherchaient

l'occaſion de voir la belle Florangis, accourent en même tems : l'un était le comte d'A**, l'autre l'amoureux Satinbourg. La porte ne put réſiſter à leurs efforts ; elle s'enfonce : mais Dolſans, l'épée à la main, forme une ſeconde barriére, plus difficile à forcer : la foule environne la maiſon : le comte d'A** s'avance, Dolſans recule ; il veut périr ; mais il ne peut ſupporter l'idée que Fanchette vivra pour un autre. L'aimable fille, mourante, éperdue, tend les bras vers ſa bonne, qui bravant les menaces d'un forcené, s'élance, parvient à ſa pupille, & la preſſe contre ſon cœur. Le courage de la vieille Néné ſauva Fanchette : Dolſans, par un crime (involontaire ſans doute) l'aurait peut-être immolée ; puiſqu'ayant frappé la gouvernante, il s'offrit enſuite aux coups du comte d'A**, de la main duquel il reçut une bleſſure mortelle.

Fanchette, couverte du ſang de ſa bonne, était évanouie ; Satinbourg, effrayé, les ſecourait toutes deux ; le comte d'A** expoſait les raiſons de ſa conduite au commandant de la garde à cheval ; & la marchande, ſuivie d'Agathe, arrivait

chez elle. Lorsque Fanchette refusa de les accompagner, elle avait remarqué de l'altération sur le visage de son neveu. A la promenade, elle le perdit de vue quelques momens : on se divertissait : de jeunes filles, vives & folâtres, longtems renfermées, bondissent comme de tendres agneaux, qu'on envoie broûter l'herbe fleurie dans un beau jour de printems. Ce spectacle d'une joie naïve, le plus charmant de tous, occupait agréablement la marchande : Agathe seule, qui n'avait pas son amie, paraissait triste, & s'écarta : elle apperçut Dolsans, qui retournait à Paris. Elle en avertit sa mere. En apprenant l'éloignement de son neveu, la marchande fut surprise; elle ressentit des mouvemens de crainte : son cœur se serra : elle voulut le suivre. Comment peindre quel fut son désespoir, en rentrant dans sa maison ! Elle voit son neveu, & sur son front la pâleur de la mort.... Elle pousse un cri perçant : ses regards se détournent, & vont tomber sur Fanchette.— Tous deux ! s'écrie-t-elle—.... & ses forces l'abandonnent : elle tombait : le comte d'A** la soutint. Et la jeune

Agathe, plus morte que vive, se précipite sur son amie.

Cependant les disciples d'esculape accouraient par les soins du jeune Satinbourg. Leurs secours sont inutiles à Dolsans; ce malheureux jeune homme vient de terminer une carrière, que son dernier jour seul avait souillée. La bonne était blessée legérement au bras; Fanchette rouvre ses beaux yeux & répond aux touchantes caresses de la jeune Agathe; la marchande revient à elle. Toutes se regardent en soupirant—! O ma fille! dit la gouvernante, comment donc faire, pour être vertueuse! — Ma bonne, répondait Fanchette, quelle fatale journée! — Vous vivez, chere Fanchette, s'écria la marchande!... ah! ma chere fille! on vous avait confiée à ma vigilance!.... celui que j'aimois, qui devait me tenir lieu de fils.... on m'apprend que par le plus odieux des forfaits... Il mérite son sort funeste: mais moi, avais-je donc mérité le malheur qui m'accable! Ah! cruel Dolsans! vous étiez perdu pour moi, avant de recevoir le coup mortel!.....

Le comte d'A** & Satinbourg paraiss-

saient également ravis de voir Fanchette & sa bonne hors de danger : Le jeune marchand sentait au fond de son cœur la joie d'avoir servi l'objet de sa tendresse : On enleve Dolsans : Satinbourg & la bonne elle-même, rassurent l'aimable Florangis. Qu'elle était touchante dans ce désordre, où venait de la mettre l'attentat du peintre, & que sa douleur la rendait intéressante ! Le comte d'A** jura de tout entreprendre pour s'assurer la possession d'une fille si belle & si sage; Satinbourg se promit de l'aimer éternellement. Heureux ! se disaient-ils en eux-mêmes, celui qui tarira ces larmes ! qui fera reparaître sur ce minois séduisant les ris & les amours !... La gouvernante ne pouvait se résoudre à quitter Fanchette: cependant l'heure la rapellait. — Allez ma bonne, lui dit l'aimable fille; & pour me consoler, répétez-moi mille fois, que bientôt je le verrai. Néné seule entendit ce que sa pupille voulait lui dire. Elles se quitterent : Le comte d'A** sortit, & Satinbourg remena la gouvernante.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions.

HÉLAS qu'une fille eſt inſenſée de ſourire à ſes attraits, lorſqu'une parure élégante en double l'éclat ! Elle excite contre ſon innocence une foule d'ennemis : La fineſſe, la douceur, la violence, l'amour, ils vont tout employer pour la perdre. Faible & ſans expérience, elle ſuccombe, & devient un objet de mépris pour ceux qui l'ont ſéduite. O ! mon pere, que vous étiez ſage, lorſque vous couvrites votre fille d'étofes groſſieres ! vous la dérobiez, ſous cette écorce déſagréable, aux regards hardis des ſéducteurs. Ils dédaignent ſouvent une victime qui n'a rien de brillant : ſi l'on n'eſt pas admirée, fêtée, pourſuivie, l'on n'a rien de piquant pour eux. Heureuſe mille fois la jeune fille, que n'abandonne jamais une mere prudente & chérie ! Elle coule, au ſein de l'innocence, des jours fortunés & tranquilles : ſa maman voit pour elle ; elle lui fait éviter le danger ; elle la pré-

ſerve des diſcours trompeurs; elle la défend contre les téméraires : le vieillard hypocrite, & le jeune-homme fougueux n'oſent l'approcher: lorſqu'il en eſt tems, cette mere ſage conduit elle-même par la main auprès de ſa fille, l'aimable époux qu'elle lui deſtine. Lui ſeul a le privilége de l'entretenir : elle peut ne jamais écouter que lui ſeul.... Et moi..... triſte objet de coupables deſirs, j'ai vu le crime audacieux, épouvantable, prêt à m'arracher le ſeul bien qui me ſoit reſté!.., Pauvre Fanchette! .... hélas! .... Ne ſuis-je pas bien à plaindre, ma chere Agathe ?

Telles étaient les réflexions de la belle Florangis, le lendemain de ce jour de trouble & d'alarmes, en ployant cette robe qui la parait ſi bien ; en ſerrant ſes jolies mules; en remettant dans leur boîte les bijoux de ſon amant. Et ſa jeune compagne, en pleurant, lui donnait mille baiſers.

Lorſque Fanchette eut ôté tous ces objets de devant ſes yeux, la gouvernante arriva. Cette bonne femme profitait du premier moment de liberté, pour ac-

courir auprès de sa pupille. —Ah! ma bonne, lui dit l'aimable Florangis, qui l'auroit pensé! j'étais si contente le matin! j'avais eu tant de plaisir à me parer! Je le fesais pour Lussanville, qui ne devait pas me voir, mais qui toujours est présent à mon esprit: & peu s'en est fallu, que ces dons si chers de celui que j'adore, n'aient été les témoins de ma honte. —Ma chere fanfan, lui répondit la bonne en la caressant, j'en frissonne encore. Aimable petite! quel malheur! & qui l'auroit prévu! Mais ton amant va revenir: nos lettres sont parties.... Il ne faut pas qu'il attende les deux années: je veux, crainte de nouveaux malheurs, vous voir mariés dès qu'il sera de retour. Il pourra gagner son tuteur. —Ma bonne, il ne le gagnera pas. —Il le faudra bien cependant: mille raisons m'engagent à presser votre union: l'accident d'hier a fait du bruit: monsieur Apatéon ignore la part que j'y prens: il m'a parlé de manière à me faire penser, qu'il soupçonne ma chère Fanchette d'être l'héroïne de cette tragique aventure: on vous a dépeinte: vous êtes si belle, qu'on ne peut

guères s'y méprendre; & ce pied charmant; que tout le monde regarde comme unique, on ne l'a pas oublié; monsieur Apatéon, l'aura reconnu. Je viens de prévenir votre maîtresse: elle ne doit plus souffrir que personne vous voie, pas même les femmes: Cependant nous en exceptons le jeune Satinbourg, auquel le service qu'il nous rendit hier, son empressement à nous secourir, & son zele doivent faire accorder cette distinction —. Sans attendre la réponse de Fanchette, la gouvernante se hâta de la quitter, pour retourner chez le voluptueux vieillard.

—Ma bonne est imprudente, disait Fanchette, en la voyant sortir: Hélas! ne voit-elle pas que tous les hommes deviennent auprès de moi téméraires ou furieux. —Ah! mon amie, lui dit vivement la jeune Agathe, Satinbourg ne leur ressemblera pas. —Tu ne les connais pas, mon Agathe, ces hommes..... Et le jeune-homme se présente.

La présence d'Agathe rassurait Fanchette —. Me sera-t-il permis, mademoiselle, dit le jeune garçon marchand, de

montrer

montrer tout l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Ne voyez en moi qu'un homme qui vous est entiérement dévoué: Non, mademoiselle, tous vos amans ne sont pas téméraires : il en est à qui vous inspirez le plus profond respect, aussi-bien que le plus violent amour : Tel est celui qui maintenant a l'honneur de se présenter devant vous. Vous êtes la fille d'un confrere; je vous ai offert de vous rendre à l'état de vos parens : Je vous fais encore la même proposition : mais, si vous refusez d'être mon épouse, j'ose espérer que vous me permettrez de vous regarder comme une sœur chérie : & ce qui ne me serait pas permis au premier titre, je vous conjure de me l'accorder au second—. Fanchette ne fut jamais insensible aux bons procédés. Celui de Satinbourg la toucha. Elle lui découvrit l'état de son cœur, & l'honnête jeune-homme n'en parut pas refroidi.— Si jamais, ajouta-t-il, mademoiselle, le sort vous empêchait d'être à ce mortel heureux, souvenez-vous alors qu'il est au monde un homme qui vous adore, dont la féli-

cité dépend de vous seule—. Et sans insister davantage, il se retira.

— Il est bien estimable, s'il est sincere, dit la jeune Agathe—. Fanchette lui répondit:— Ah! si tu voyais Lussanville!... comme il est tendre, respectueux, fidele, généreux! & si tu savais tout ce que je lui dois—! Et l'aimable fille se retraçait la conduite de son jeune amant, lorsqu'il l'avait arrachée des mains du brutal financier.

Jeunes gens, ah! daignez m'en croire; ce sexe charmant, injustement mépriſé, plus qu'on ne le croit est ami de la vertu: pour une Messalline, qui cherche, par une feinte modestie, à faire naître l'audace, & qui mépriſe quiconque n'est pas téméraire, il s'en trouve mille dont un procédé décent nous acquiert l'estime, & captive le cœur [25].

CHAPITRE XXVII.

Danger plus grand que tout ce qu'on a vu.

En recevant la lettre de son amante, Lussanville quitte bayonne, & reprend à la hâte la route de Paris. Il courait nuit & jour : mais occupé des idées les plus riantes, il ne sentait pas la fatigue. — Je vais donc revoir ma divine Florangis, se disait-il à tout moment —. Et ce nom de la beauté qu'il aime lui rend toute sa vigueur. Quelquefois, il tire le portrait de Fanchette ; ses yeux, qui s'y fixent avidement, y semblent collés ; ils se rempliſſent de larmes délicieuses : il porte à sa bouche le tissu des cheveux de sa belle maîtresse : Quelquefois aussi l'autre présent de cette amante fidelle l'occupe à son tour. — Ah ! que tout est précieux, lorsqu'il vient de ce que l'on aime, s'écriait-il ! Adorable Fanchette, ces bijoux t'ont donc embellie ! précieux gages vous avez porté celle que j'adore : vous avez pressé le pied mignon de la divinité de mon cœur ; quelle volupté de vous tou-

cher!... quelle grâce ils ont [26]!... Ah! c'eſt de Fanchette qu'ils la tiennent —.

C'eſt ainſi que Luſſanville paſſa trois jours & autant de nuits. De ſon côté la belle Florangis ne s'occupoit que de ce tendre amant. Néné venait en paſſant de lui remettre ce court billet,

Divine Fanchette, votre époux vole à vos pieds, le 15 il verra tout ce qu'il aime.

DE LUSSANVILLE.

(& c'était ce jour là même) lorſqu'un homme chargé d'une lettre pour Fanchette la donne à la marchande: celle-ci la remet à la jeune Florangis, qui ne put cacher ſa joie, en reconnoiſſant la main de Luſſanville. Il l'inſtruiſait qu'il venait d'arriver, mais qu'une indiſpoſition ſubite l'empêchait de voler auprès d'elle. Il la conjurait de vouloir bien lui rendre une viſite avec ſa bonne. L'aimable fille émue, troublée, croit la maladie de ſon amant plus ſérieuſe qu'il ne le dit, & ſes larmes coulent. L'embarras était de faire avertir la bonne qui venait de retourner

chez monsieur Apatéon. L'aimable Agathe s'offrit de lui rendre adroitement ce service. La jeune fille part; & dans un instant, elle revient avec la gouvernante, qui fut de l'avis de Fanchette, de ne pas différer un moment de se rendre auprès de Lussanville. Florangis était parée comme le jour de la cruelle catastrophe de Dolsans; Agathe & la bonne avaient eu la précaution d'amener une voiture: elles y montent; la jeune amie de Fanchette sentait une envie démesurée de les accompagner; mais elle n'osa leur en faire la proposition: elle ne les vit s'éloigner qu'avec une douleur secrette.

Elles avaient à peine traversé deux rues, qu'un embarras les arrêta; les cochers jurent, descendent, & se battent: au milieu d'un vacarme propre à rendre les gens sourds, un inconnu ouvre la portiere de la voiture où Fanchette était avec sa bonne, l'en arrache, malgré les cris qu'elles poussaient toutes deux, s'élance avec elle vers un équipage leste dans lequel un jeune-homme les attendait, l'y place, & dans un clin-d'œil le

vacarme ceſſe, l'embarras ſe diſſipe, l'homme & le caroſſe diſparaiſſent.

Cet indigne raviſſeur était le marquis de C**. Fanchette deſeſpérée veut ſe jetter hors de la voiture, au riſque d'être briſée ſous les roues. Le marquis la retenait, & tâchait de l'adoucir par les plus tendres diſcours : mais tout aigriſſait la douleur d'une amante fidelle & paſſionnée, qu'il arrache au plaiſir de revoir celui qu'elle adore. Bientôt on gagne la campagne, & Fanchette ſe trouve dans la ſolitude, à la merci d'un homme aſſez peu délicat pour employer l'enlevement. Pour augmenter ſa terreur on arrive devant une maiſon jolie, vaſte, iſolée, & l'on arrête : on épuiſa vainement les raiſons & les prieres, pour engager Fanchette à deſcendre ; il fallut encore employer la violence : en ſe débattant, une des mules de la belle Florangis ſortit de ſon pied, & perſonne ne s'en apperçut. On la porte dans l'appartement le plus reculé de la maiſon. Là, ſon étonnement fut extrême, en appercevant ce même portrait dont elle avait fait préſent à ſon amant ; la lettre qu'elle lui

avait écrite, & l'autre don qu'elle avait voulu qu'il tînt de sa main. Dans ce premier moment de surprise, elle crut qu'elle allait le voir lui-même, & cet espoir eut quelque chose de flateur : mais elle ne le garda guere.

Le marquis reparut : il s'approche d'un air soumis, & lui présentant un papier, il la prie de le lire. Un coup de foudre eût été moins sensible pour Fanchette que ce funeste écrit. Son amant la *cédait au marquis, & lui promettait de la tromper par un billet de sa main, pour l'engager à sortir, & faciliter l'enlèvement : il ajoutait, que pour preuve d'une parfaite indifférence, il lui remettait les présens qu'il tenait d'elle. Il lui parlait ensuite des plaisirs qu'il goutait avec une autre maîtresse, & finissait par l'exhorter à ne pas soupirer trop long-temps.* Les larmes de la tendre Florangis inondérent ses belles joues : —Le cruel ! dit-elle en sanglotant, m'ôte son cœur, & du même coup, il veut m'arracher l'innocence !... Eh voila donc les hommes ! Le seul que j'ai cru pouvoir aimer, devient le plus criminel !.. O malheureux Dolsans ! tu fus moins coupable

—. ... Une si rude atteinte était au dessus de ses forces : sa tête se pancha sur son sein, ses beaux yeux s'éteignirent ; la pâleur décolora ses joues de rose.... Et dans cet état, elle était belle encore.

On s'empresse autour de la belle Florangis ; les cruels qui causaient sa douleur ne purent lui refuser des larmes. On s'apperçut, en la secourant, qu'il lui manquait une de ses mules. Le marquis la fit chercher, mais inutilement. Fanchette rouvre enfin ses yeux dont les regards touchans eussent attendri les plus féroces de tous les hommes : mais dès qu'elle a reconnu ses ravisseurs, elle les referme tristement, & demande au Ciel que ce soit pour toujours.

Quel monstre, qu'un homme qui s'abandonne à des passions effrénées ! O sévérité sainte de nos loix ! sans vous l'univers ne serait qu'un coupe-gorge. L'infâme de C** craint que la mort ne lui ravisse sa victime. Il ordonne qu'on la mette au lit : des femmes se présentent pour deshabiller Fanchette.— Ne l'espérez pas, leur dit l'aimable fille, tant qu'il me restera quelque force pour me défen-

dre —. En prononçant ces mots, elle apperçoit un cabinet, dont la porte était entr'ouverte : ſans qu'on prévît ſon deſſein, elle s'y jette, & parvient à s'y renfermer. De C** ordonne qu'on briſe cette porte : ſes ordres ne peuvent être exécutés ſur le champ; mais enfin ce dernier refuge eſt enlevé à la malheureuſe Fanchette. Sans avoir égard aux prieres qu'elle lui fait d'une voix éteinte, ſans être touché de ſes larmes, qu'il brave par un ſourire... oh ! que de vices dévoila ce cruel ſourire !... le marquis emporte la jeune Florangis dans ſon appartement, & tous ſes gens ſe retirent.

CHAPITRE XXVIII.

Nouveau déſeſpoir.

FANCHETTE ne fut pas longtems ſeule avec le marquis. Le barbare ſe diſpoſait à ſatisfaire ſa brutale paſſion, lorſqu'un bruit épouvantable ſe fit entendre dans la cour, dont on venait d'enfoncer les portes. Des gardes ſaiſiſſent les do-

mestiques du marquis ; il accourt ; on l'arrête lui-même : La vieille gouvernante paraît : elle nomme sa pupille ; la demande à grands cris ; s'élance de la voiture ; parcourt les appartemens. Et Fanchette, qui ne sait pas la cause du tumulte qu'elle entend, tâche de rapeler ses forces, & de profiter de la liberté qu'on lui laisse, pour fuir, & se dérober à ses ravisseurs. Elle sort heureusement, & quoiqu'il fasse une nuit obscure, prend au hazard la route de Paris. Elle n'avait pas fait cent pas, qu'elle apperçoit de loin deux hommes, qui quittent leurs chevaux : ils les remettent à un troisieme qui les éclairait, & s'avancent à pied vers la maison, afin de ne pas être entendus. Tout effrayait Fanchette ; elle veut se détourner, pour n'être point remarquée : mais elle marchait difficilement, ses pieds délicats étaient sans chaussure, & les deux hommes l'avaient entrevue. Quelle fut leur surprise & leur joie, en l'approchant, de reconnaître la belle Florangis ! qui, de son côté, remettant Satinbourg & son camarade, les conjure de la sauver. Satinbourg était aux genoux de la souve-

raine de son cœur.— Adorable Fanchette, lui disait-il avec attendrissement, vous, que tout l'univers devrait respecter, adorer ! est-ce vous qu'on réduit à fuir !... Quoi ! mon bonheur permet que je vous serve—! Sans perdre de tems les deux jeunes garçons font un brancard de leurs mains qu'ils joignent, & plus légers que les vents sous ce fardeau précieux, ils regagnent leurs chevaux ; Satinbourg prend Fanchette sur le sien & la tient dans ses bras ; les deux amis regagnent Paris, & remettent la jeune fille chez la marchande.

Là, Satinbourg apprit à Fanchette qu'un billet de la bonne venait de l'instruire de son malheur, en indiquant la maison devant laquelle une de ses mules avait été trouvée.— J'ai volé, continua-t-il, dans la résolution de périr ou de vous sauver. Damasville, aussi touché que je l'étais, a voulu m'accompagner ; &, par un bonheur dont nous n'eussions osé nous flater, nous vous avons rencontrée—. Fanchette avait besoin de repos : Satinbourg & Damasville, contens de la voir en sureté, prirent congé d'elle.

— Ma chere Florangis, dit la marchande, dès qu'ils furent sortis, quel nouveau malheur ! sans monsieur de Lussanville, qui vient d'arriver, & qui, par hazard, a trouvé votre mule à la porte de l'infame retraite de vos ravisseurs, jamais peut-être nous ne vous aurions revue.— N'achevez pas de me percer le cœur, madame, reprit Fanchette : ah voila ce qui met le comble à mon infortune ! Lussanville l'a causée !... Pourquoi l'ai-je connu ! .... Il n'est donc point de marques pour distinguer les perfides !... Qui l'eût pensé ! ... il paraissait si sincere, si tendre— !... En même-tems d'une voix entrecoupée de sanglots, elle raconte à la marchande ce qu'elle vient de voir... Fanchette, pénétrée de douleur, accablée de la perfidie d'un ingrat, fit couler les larmes de sa maîtresse sur son déplorable sort.— Lussanville ! vous m'avez trahie, disait-elle, inhumainement livrée, vous que j'aimais ! .... Ah j'étais trop faible pour vous ! une fille ne doit jamais abandonner entiérement son cœur qu'à son époux .... C'était une faute, & le ciel l'a punie ! O comble d'anéantisse-

ment & de douleur ! Je croyais, il y a quelques jours, avoir épuisé les coups du sort.... & je perds aujourd'hui autant que l'honneur & plus que la vie; je cesse d'estimer ce que j'aime; celui dont je croyais être bientôt l'épouse —. Et la jeune Agathe arrive : elle se précipite vers son amie; la presse dans ses bras; la couvre d'un million de baisers; & lui dit : — Ma Fanchette, tout ce que j'aime au monde après maman, c'est vous!... vous! ma charmante amie!... ah! c'est vous!... J'ai pensé mourir de douleur.... Si je vous eusse accompagnée, j'aurais poignardé ces infames!.... Si vous aviez vu les transports de monsieur Lussanville!..... Mais d'où vient ne le vois-je pas?.... Quel bonheur! qu'il vous ait arrachée des mains de ces scélérats —! L'infortunée Florangis soupirait : cependant ces témoignages sinceres de l'amitié la plus tendre, soulageaient son amere douleur.

La marchande & sa fille mettaient Fanchette au lit : des voitures s'arrêtent devant la boutique : la gouvernante éplorée, monsieur Apatéon & le comte d'A**

en sortent. Heureusement la marchande eut la prudence de dire tout-bas à Néné :— Nous avons Fanchette—. La bonne retint à peine un cri de joie, & fit signe de garder le secret. Apatéon déclamait beaucoup contre les mœurs dépravées du siécle ; s'informait de la marchande comment Fanchette avait vécu chez elle ; demandait qui l'y avait placée ? Celle-ci lui répondait :— Honnêtement, monsieur, & comme la fille la plus aimable, la plus modeste & la plus sage : C'est d'une dame âgée que je la tiens—. Et monsieur Apatéon s'écriait : Quel dommage !... Où la trouver à présent ? & dans quel état sera-t-elle— ? En prononçant ces mots, il s'en allait. Le comte d'A**, les yeux fixés contre terre, disait tout-haut, pour qu'on l'entendît :— Le traître de C** ! il faut avoir bien peu de mérite, pour recourir à de tels moyens ! Que sera-t-elle devenue ? Il n'est pas un coin dans la maison du marquis que je n'aie tenu : Je vais avec mes gens, passer la nuit à la chercher—.

Lorsqu'on fut débarrassé d'Apatéon & du comte, Néné vole auprès de sa chere

Florangis. Elle ne fut d'abord sensible qu'à la joie de la revoir. Mais bientôt le malheur de Lussanville, & l'impression qu'il allait faire sur Fanchette s'offrit à son esprit. Les sanglots l'étoufferent.— Ah ! ma bonne, lui dit l'aimable fille, l'eussiez-vous pensé, qu'il était un monstre, plus dangereux pour moi que les Apatéons, les financiers, Dolsans, & le cruel marquis lui-même ?— Qui ?... que voulez-vous me dire, ma chere enfant ?— Hélas ! celui que j'aimais uniquement, & que j'aime encore peut-être....— Ah ! qu'il en était digne !....— Lui !...— Pauvre Fanchette !...— Ma bonne !.....— Il n'est plus.— Il n'est plus !...— Il a péri pour vous sauver.— Lui, qui me livrait ! ...— Ah ! malheureuse amante ! on nous avait trompées ! le billet n'était point de lui : un faussaire avait imité son écriture : l'indigne marquis vient de l'avouer lui-même, en remettant à monsieur Apatéon les présens qu'il avait eu l'adresse de faire voler à votre amant. Lussanville est mort, en voulant vous venger tous deux—. Fanchette n'entendait plus la fin de ce terrible éclaircissement ; éperdue,

anéantie, son ame l'abandonnait.— Eh ! pourquoi lui dire à présent tout cela, s'écriait la jeune Agathe en pleurant ! voulez-vous donc la faire mourir— ? L'évanouissement de la tendre Florangis dura longtems : ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & par des soins multipliés, qu'on put la rappeller à la vie.

—Cher amant, s'écria-t-elle, en reprenant ses esprits ! que je suis coupable ! Ah Lussanville ! mon amant, mon époux, toi, qui regnes sur mon cœur, je t'outrageais ; j'avais l'injustice de croire tes ennemis, & de t'accuser ! Il ne me reste plus qu'à mourir—. Fondantes en larmes, la vieille gouvernante & la sensible Agathe, la conjuraient de modérer sa douleur.— Aye pitié de ma vieillesse, ma chere fille, lui disait Nénè : n'empoisonne pas mes derniers jours—.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Il y a du remede à tout.

UN récit, quelque triſte qu'il ſoit par lui-même, ſuſpend toujours un peu le ſentiment de ſes maux dans celui qui l'écoute & dans celui qui le fait. Néné ſans doute ignorait cette maxime : cependant elle agit comme ſi elle l'avait connue (27).

Fanchette ſanglotait, & gardait le ſilence : Agathe la careſſait ; & la bonne commença de raconter ce qui s'était paſſé.— Luſſanville accourait à Paris, ma chere fille ; il n'en était plus qu'à quatre lieues : le marquis, depuis la propoſition qu'il fit à votre maîtreſſe, de concert avec le comte d'A**, épiait toutes nos démarches : il découvrit que monſieur de Luſſanville était aimé : il entretenait à la ſuite de votre amant un homme qui ſuivait ſes démarches, & ce malheureux l'inſtruiſait de tout, de maniere que le marquis n'ignorait pas même l'heure à laquelle monſieur de Luſſanville devait ar-

river à Paris. Il fut l'attendre dans une terre à quatre lieues; & lorsqu'on l'avertit qu'il passait, il le fit environner par ses gens déguisés, qui lui volerent les présens qu'il tenait de vous & jusqu'à vos lettres: il leur était ordonné de remettre le tout dans la maison du marquis où l'on vous a conduite, & de retarder Lussanville durant quelques heures. Ce scélérat profitait de l'intervalle pour se rendre à Paris, nous attirer hors de chez votre maîtresse par un faux billet, & s'emparer de sa proie. Il n'a réussi que trop facilement, hélas!

Vous étiez entre les mains du perfide marquis, & le temps fixé pour laisser échapper Lussanville était écoulé. Il fit tant de diligence, lorsqu'il se vit libre, que peu s'en fallut qu'il ne se rencontrât avec vos ravisseurs à la porte de la maison de campagne. Il avait apperçu de loin beaucoup de monde en ce lieu; un mouvement de curiosité fit qu'en passant, il jetta les yeux sur cet édifice élégamment bâti: il découvre à terre quelque chose qui brillait; c'était la broderie de la mule que vous aviez perdue. Lussanville

la fait ramasser ; il la reconnaît, & ne sait que penser : mais il vole toujours vers Paris. En arrivant, sans descendre de sa chaise, il ordonne qu'on le conduise ici. Il m'y trouve noyée dans mes larmes, & traçant d'une main tremblante un billet pour monsieur Satinbourg : Je l'instruis en deux mots : il est hors de lui ; m'apprend à la hâte ce que je viens de vous raconter ; & cet indice qu'il avait entre les mains devient une certitude, dès que je l'assure que vous étiez sortie avec ce présent qu'il vous a fait. Il me promet de me reprendre, va chercher main-forte, revient, & lorsque nous montions en voiture, j'apperçois monsieur Apatéon. Je n'étais plus à moi-même : Suivez-nous, monsieur, lui criai-je, on vient d'enlever Fanchette ! Nous allons à toutes brides : Et le comte d'A* *, qui par hazard m'avait entendue, nous suivait aussi.

Nous arrivons : l'on frappe vainement : l'on enfonce les portes : je m'élance la premiere dans la maison : je vous y cherche sans succès, & je m'arrache les cheveux : monsieur de Lussanville, l'hypocrite Apatéon, le Comte, tous paraissent

desirer également de vous retrouver. Inutile empressement ! Le marquis lui-même est surpris, il se figura pouvoir nier qu'il vous eut vue : on l'aurait peut-être cru : mais Lussanville trouva votre autre mule en présence de tout le monde dans l'appartement du marquis. Il devient furieux : — C'est fait de ta vie, s'écrie-t-il, en s'élançant sur de C**, si tu ne rends celle que tu as indignement ravie, & que tu nous caches encore —. Le marquis le regarde avec un souris amer. Il convient de son forfait, brave Lussanville, en fesant à monsieur Apatéon l'aveu de ses fourberies, & dit à demi-bas à votre amant : — Viens me la disputer, cette fille si belle —. Apatéon seul entendit ce mot fatal, & n'en prévint pas l'effet ! Tous deux s'éloignent, & dans le moment le comte d'A** s'écrie qu'il vient de voir Lussanville tomber. Nous accourons tous : son sang... ah ma chere fille ! j'en frissonne encore... son sang rougissait la terre : mais les gens du marquis [apparemment pour dérober la preuve du crime de leur maître] les ont fait disparaître tous deux ; nous n'avons pu retrouver ni

Luſſanville ni ſon ennemi. Je me déſeſpere, je cours, je reviens : je trouve monſieur Apatéon & le Comte dans l'appartement du Marquis, tranquillement occupés à lire les billets qu'on avait volés à Luſſanville. Le vieux tartufe reprenait votre portrait & les autres gages que votre amant tenait de vous. Il conſidérait votre mule : — Ah la petite coquette ! diſait-il au Comte d'A** : voyez comme elle connaît tous ſes avantages ! elle ne trouve rien de trop galant, pour orner ce qu'elle a de plus ſéduiſant & de plus mignon ! — Il eſt bien queſtion, monſieur, de ces plates remarques, dans ce ſéjour d'horreur, ai-je dit avec indignation ! La pauvre enfant n'eſt peut-être plus !... Le compoſé vieillard a rougi, & nous vous avons cherchée de nouveau tous deux. Enfin rebutés, accablés de laſſitude, nous avons donné des gardes aux gens du Marquis, & nous ſommes revenus, en nous promettant de retourner le lendemain.

Ma Fanchette, quelle joie pure j'euſſe reſſentie, lorſque je vous ai retrouvée dans cette maiſon, ſi Luſſanville... Hélas !

chere Fanchette, vous êtes tout pour moi; & je vous retrouve... Au fond de mon cœur, j'éprouve une satisfaction... Ma fille! si tu le voulais, je pourrais la goûter quelques momens... Modére ces larmes, mon adorable fille, & daigne vivre pour celle qui t'a servi de mere... Ma chere pouponne, quelle main bienfesante t'a ramenée dans cet azile ?— Satinbourg & Damasville, ma bonne.— Satinbourg!... ah! raconte-moi, chere fanfan, comment... par quel bonheur —... L'aimable Florangis fit à sa bonne le recit de tout ce qui s'était passé, & la vieille Néné bénit cent fois le ciel qui sauve l'innocence.— Ce pauvre Satinbourg, s'écriait elle! ah! Fanchette!... mais je ne vous dis rien encore... Ma chere Fanchette, le ciel ne vous destinait pas à Lussanville.... Allons.... ma fille, il faut se soumettre. Combien en est-il de plus malheureuses que vous! on dit bien vrai, qu'il y a du remede à tout, hors à la mort...— Ah! ma bonne, laissez-moi pleurer, gémir, ...j'ai tout perdu! —Oui, ma chere fille, affligeons-nous toutes deux : jamais l'on en eut de sujet plus légitime.

CHAPITRE XXX.

Ce qui console les Amans affligés.

VOUS PENSEZ-vous, madame, dit la jeune Agathe à la bonne Néné : au-lieu de la consoler, après l'avoir desespérée, vous lui montrez toute votre douleur ! n'a-t-elle pas assez de la sienne ? —Hélas ! ma chere Agathe, elle n'est que trop vive : & je la partage pour la modérer. —Ah plût-à-dieu que je puisse la diminuer par-là ; bientôt ma tendre amie n'en éprouverait plus ! —Et le jour les retrouva toutes trois gémissantes & desolées.

Satinbourg, inquiet du sort de sa belle maîtresse, était dès le matin dans la boutique de la marchande : mais il n'osait se présenter à la porte de Fanchette : monsieur Apatéon & le comte d'A ** retournaient à la maison du marquis de C** ? & la gouvernante sortait pour se rendre chez elle. Elle fut charmée de trouver le jeune garçon marchand ; c'était sur lui qu'elle fondait ses espérances & la conso-

lation de Fanchette, depuis la perte de Luſſanville. Elle le conduiſit elle-même auprès de la belle Florangis. Le ſenſible jeune-homme fut effrayée de l'état dans lequel il la trouva. Il fit connaître toute la bonté de ſon cœur, en donnant des larmes ſincères au ſort funeſte de ſon rival, dont Néné l'inſtruiſit. —Divine Fanchette, diſait-il, j'aprouve vos regrets, quoiqu'ils me déchirent le cœur: non, je vous en conjure, ne voyez plus en moi l'amant le plus tendre, & ne craignez pas que je vous montre un amour indiſcret: vous perdez le ſeul homme qui fût digne de vous, je ne crois pas mériter de le remplacer jamais: je n'y prétens plus; mais ſouffrez que je vous laiſſe voir d'autres ſentimens, non moins ſincères & non moins vifs: c'eſt au titre glorieux de votre ami que je prétens: belle Florangis, c'eſt un homme qui ne veut obtenir de vous que votre eſtime, qui vous conjure de vivre, fût-ce pour un autre. Je vous l'ai dit, mademoiſelle, vous avez un frere dans Satinbourg: il ne vous offre pas la moitié de ſa fortune, que vous refuſeriez, mais quelque choſe

de plus précieux: c'eſt un parfait dévoûment; un reſpect qui ne ſe démentira jamais; un attachement qu'il aura ſoin de ne pas rendre incommode, & tous les ſentimens que vous méritez —. La gouvernante attendrie, ſe jette ſans façon au cou de Satinbourg, & l'embraſſe de tout ſon cœur. Fanchette, toute accablée, toute anéantie, ſentit au fond de ſon ame un mouvement de reconnaiſſance, & laiſſa voir dans ſes yeux au jeune-homme, qu'elle était touchée de ſa généroſité.

C'en était beaucoup pour une premiere vue, & dans un moment ſi cruel. La gouvernante & Satinbourg le ſentirent: ils quitterent l'aimable Florangis, l'une en concevant quelques idées de conſolation, & l'autre un rayon d'eſpérance.

— Mon cher fils, diſait la bonne à Satinbourg, en s'en retournant, je n'eſpére qu'en vous; ſi vous parvenez à l'attendrir, ma fille eſt ſauvée... & vous la méritez bien: honnête, tendre, fidele, généreux, vous venez de montrer des ſentimens qui ne peuvent manquer leur effet ſur une ame comme celle de Fanchette. Je deſire à préſent autant que vous

de la voir votre épouse : que vous serez heureux ensemble !... Vous voyez comme elle est sage... comme elle sait aimer !... Ah ! mon cher fils ! Lussanville hier perdit un bien... plus précieux que la vie. — Croyez-vous qu'un jour mon amour la touchera, répondait le jeune-homme ? Si j'osais le croire !... Oui, madame, je vous le jure, si je ne puis obtenir sa main, mon parti est pris, je renonce à tout engagement, & je ne vivrai jamais pour une autre que pour elle... Quel bonheur pourtant ce serait de passer auprès de l'adorable Florangis tous les momens du jour, de la voir sourire à d'innocentes caresses !... Hier j'apperçus un voisin qui depuis deux ans est l'heureux possesseur d'une jeune beauté ; qu'il n'a obtenue qu'en surmontant mille obstacles : ils étaient seuls : ils se parlaient, & se disaient apparemment les choses les plus tendres : La jeune épouse était assise ; son mari debout : il se panche vers elle, & lui ravit un baiser : elle le regardait en souriant, d'un air !... ah madame ! est-il des termes qui puissent rendre cet air enchanteur ! Son époux revient : il rend

hommage à mille appas : ſucceſſivement ſes lèvres brûlantes parcourent un front, des yeux... Elle était palpitante de plaiſir : ſa bouche demi-cloſe ſemblait attendre avec impatience celle de ſon bien-aimé, qui vint enfin s'y coller : elle le ceignit alors de ſes beaux bras... Cet état heureux a fait mille fois treſſaillir mon cœur. Belle Florangis ! me ſuis-je dit à moi-même, ah ! ſi j'étais à vous !... plus tendre encore, s'il eſt poſſible ; plus... Vous ſeriez pour moi plus qu'une épouſe & qu'une amante, vous ſeriez la divinité même. Je m'égare, madame ; mais l'expreſſion me manque, ſitôt que je veux peindre comme je chérirais, comme j'adorerais la belle Fanchette— Et la gouvernante ſe trouve chez monſieur Apatéon. Elle apprend que le dévot perſonnage, après avoir entendu la meſſe, amplement déjeûné, venait de ſortir avec le comte d'A**. Néné veut profiter de l'occaſion : elle cherche dans l'appartement du vieillard, trouve le portrait de Fanchette, ſa jolie chauſſure, ſes lettres, & s'empare du tout : ne conſultant que ſon cœur, elle veut donner à Satinbourg les

préſens qui furent entre les mains de Luſſanville : mais le délicat jeune-homme la pria de les rendre d'abord à mademoiſelle Florangis.— Que je poſſéde ces tréſors de ſon aveu, lui dit-il, & je ſuis heureux—. La bonne convint qu'il avait raiſon, & Satinbourg la quitta.

La gouvernante mit à la hâte ordre aux affaires de la maiſon : tous ſes deſirs la rappellaient auprès de Fanchette : cette fille charmante en était chérie avec la même paſſion que le furent autrefois les amans. Il eſt bon de remarquer en paſſant, que c'eſt un tréſor qu'un cœur trop tendre pour celui qui l'a trouvé, & ſouvent un fardeau pour celui qui l'a : ſi l'on ignore l'art d'en contraindre quelquefois les doux épanchemens, l'amour en abuſe, & l'amitié même s'endort. L'envie de ſervir Satinbourg auprès de Fanchette, était encore un motif qui preſſait Néné. Luſſanville n'était plus ; la bonne en était bien fâchée ; mais enfin ſa douleur n'était pas comme celle de la jeune Florangis ; elle deſirait ardemment de le voir remplacé, & de marier avantageuſement ſa pupille. En arrivant auprès d'elle, elle lui remit ce qu'elle avait repris à monſieur

Apatéon, & débuta par le récit de ce que le jeune garçon marchand venait de lui dire. Fanchette l'écoutait; mais la plaie saignait encore : de sitôt cette amante désolée ne pouvait songer à former de nouvelles chaînes. Cependant, sans qu'elle s'en doutât, les larmes qu'elle répandait en abondance devenaient moins amères, à mesure qu'on l'assurait qu'il se trouvait une main toute prête à les essuyer. — Lussanville ! mon cher Lussanville ! disait-elle, je vous ai donc perdu ! Non, cher amant, qu'on ne me parle plus d'amour, de mariage ; je n'aimai jamais que toi ; je te serai fidelle, même au-delà du tombeau—. Et ses larmes recommençaient. Et cet état avait une douceur sombre, cachée... Qui la mêlait donc à de si sincéres regrets ? Mon cher lecteur, c'était l'amour du jeune Satinbourg : cet amour tendre & généreux, qui disait à Fanchette qu'elle était adorée d'une manière digne d'elle; & qui la frappait aussi vivement peut-être qu'elle ressentait la perte de son amant. Sans connaître tout cela, la gouvernante disait comme sa chere fille : car cette bonne ame ne contredit jamais personne.

CHAPITRE XXXI.

Qui surprendra.

MONSIEUR Apatéon & le Comte d'A** arrivaient à la maison du marquis de C**. Ils en trouvent les portes ouvertes, les meubles enlevés, & les postes abandonnés par les gardes : un spectacle aussi peu attendu rendit immobile le dévot Apatéon : le comte tâche de ne paraître pas moins surpris : ils visitent, cherchent, examinent : tout a disparu : on a saccagé jusqu'aux fleurs qui décoraient le jardin. Il ne leur reste à prendre d'autre parti que de s'en retourner, pour demander aux gardes compte de leur conduite, & les faire punir, s'ils étaient coupables : mais on leur montra ces malheureux brisés de coups & demi-morts. Apatéon se rendit ensuite chez la comtesse de C**. La mere du marquis, coquette autrefois, s'efforce aujourd'hui de réparer par une dévotion hautement affichée, une conduite plus que libre ; mais sa piété toute

extérieure reſſemble à celle d'Apatéon ; au lieu d'édifier, elle donne un ſcandale nouveau. Apatéon fut d'abord très-mal reçu de madame de C** : lorſqu'il parla de petite-maiſon, de fille enlevée, à peine l'écoutait-on : on ſe contenta de lui répondre qu'on ne ſavait ce qu'il voulait dire : mais à peine eut-il décliné ſon nom, ce nom fameux dans l'hypocrite ſequelle des dévots, ce fut autre choſe : la vieille coquette joue la ſurpriſe, lorgne du coin de l'œil l'air vigoureux & prédeſtiné de frere Apatéon, promet de lui donner ſatisfaction du marquis, le prie de la ſuivre dans le voluptueux boudoir qui lui ſert d'oratoire... Cette bonne fortune n'était pas de celles après leſquelles courait Apatéon; mais il fallut ſe réſigner . . . Le ſoir, le pauvre homme très-fatigué retourna chez lui, avec moins d'eſpérances que jamais de découvrir ſa jolie pupille. Et de ſon côté, le comte d'A**, plus inquiet qu'on ne penſe, cherchait de nouveaux éclairciſſemens.

Durant pluſieurs jours toutes les peines qu'il ſe donna furent inutiles. Mais

en attendant qu'il soit instruit du sort de Fanchette, & qu'il nous laisse pénétrer ses desseins, disons que cette aimable fille recouvre insensiblement ses forces, & néanmoins ne s'entretenait avec la jeune Agathe que de son cher Lussanville. Un jour la gouvernante entre auprès d'elle d'un air effrayé.— Ma chere fille ! lui dit-elle, nous sommes perdues : monsieur Apatéon, qui sans doute aura lu la lettre que j'écrivais à Lussanville, ne m'en avait rien témoigné : mais il vient de découvrir qu'on lui a repris votre portrait, & le reste ; il est furieux : & pour comble de malheur, il est instruit, je ne sais comment, que vous êtes dans Paris : point de milieu ; ou retomber entre ses mains, ou bien épouser l'aimable Satinbourg. Il feint de ne me pas soupçonner : il m'a confié qu'il allait tout employer pour vous ravoir en sa puissance ; & s'il ne peut en venir à bout, il doit... Ma chere fille, ce mot me fait frémir... vous faire regarder comme une fugitive, une... Le scélérat !... je dévoilerais sa conduite, s'il osait le faire : mais il n'a parlé de la sorte que pour m'épouvanter... Chere

Fanchette

Fanchette, déterminez-vous : donnez la main à Satinbourg : il vient d'instruire sa mere, de la gagner ; elle consent à tout. Je leur ai montré l'écrit dont votre pere me fit dépositaire dans sa derniere maladie : la boîte qui le renferme, faite de la forme & de la petitesse du soulier de votre mere, lorsqu'elle avait votre âge, a frappé madame Satinbourg ; elle l'a reconnue : dans leur jeunesse, la plus tendre amitié les unissait, elle était de tous ses secrets : Elle nous a raconté comment votre pere ayant vu ce joli soulier chez celui qui le fesait, demanda le nom de la jeune personne qui devait le porter : il l'apprit, vit la belle Fanchette Rosin, brûla pour elle, & résolut de tout faire pour obtenir sa main. Ce fut lui, qui pour conserver toujours l'image de ce soulier délicat, qui fut l'occasion de son amour, fit faire cette boîte parfaitement semblable.— Voila comme l'avait mademoiselle Rosin, a-t-elle ajoûté : & sa fille ?...— Ah ! maman, a vivement interrompu Satinbourg, elle est plus belle encore : si vous voyiez le sien— ! Madame Satinbourg a souri : elle ne s'est

plus fait preſſer. Nous avons conſulté ſur la derniere diſpoſition de votre pere: les *conſeils* ont dit qu'elle était ſuffiſante pour rendre votre mariage valide, ſans l'aveu de monſieur Apatéon. Venez, ma fille, dans les bras de votre époux... Vous héſitez, Fanchette !... Ah ! quels malheurs, mon aimable fille, tu vas attirer ſur toi !... Viens, ma chere fanfan... Ton amant m'aurait ſuivie, ſi je ne l'en avais empêché; mais je n'ai pas voulu qu'il fut témoin de ce premier moment—. Fanchette troublée, émue, indéciſe, donnait des larmes à Luſſanville, & tâchait de ſe déterminer pour Satinbourg. Elle avait ces mules, préſent de ſon premier amant; la jeune fille trouvait à s'en parer une inexprimable volupté. Elle ſe leve; peut-être allait-elle accompagner ſa bonne : ſes yeux ſe fixent ſur ce don de Luſſanville : ſon cœur ſe ſerre : elle friſſonne.— Eh ! c'eſt donc pour un autre cher amant, s'écrie-t-elle, que tu voulus m'embellir !... Non, non, ma bonne...— Ma fille, tu veux donc m'accabler ?— Qu'il eſpere, s'il le faut, mais il n'eſt pas temps encore de me donner—.

Tout ce que la gouvernante put ajouter ne fit point changer de résolution à la belle Florangis. Le temps se consumait : Satinbourg inquiet de ne pas les voir arriver, craint quelqu'accident ; il se rend chez sa maîtresse ; il trouve la gouvernante à ses pieds, qui la conjurait de se laisser persuader. La jeune fille embrassait sa bonne, & la priait à son tour de lui donner quelques jours encore pour se déterminer.— Tout ce que mademoiselle voudra, dit Satinbourg : pourquoi la mortifier en la pressant trop ? Adorable Florangis, continua-t-il, puis-je du moins concevoir quelqu'espérance— ? Fanchette le regarda d'un œil serein. — Eh bien ! pour toute réponse, ajouta-t-il, j'ose demander une faveur : ce précieux portrait que votre bonne vous a rendu... Fanchette baissa les yeux en rougissant.— Je ne veux plus rien, s'écria Satinbourg : mon adorable maîtresse, je m'en remets à vous pour mon bonheur : vous disposerez de mon sort ; il ne saurait être en de meilleures mains.— Je rougis, monsieur, répondit l'aimable fille, de faire si peu pour mériter les sentimens

que vous me montrez : mais j'ose vous assurer, que s'il est quelque moyen d'occuper dans mon cœur une seconde place, après la mémoire de monsieur de Luss... de celui que je regardais comme mon époux, c'est la route que vous prenez. — Je suis trop heureux, reprit le jeune-homme. Allons, madame, dit-il à la gouvernante, porter cette réponse à ma mere : elle lui fera connaître tout le prix du cœur de mademoiselle : & nous, prenons d'ailleurs toutes les précautions pour la préserver des malheurs qui la menacent —. En sortant, Satinbourg remarqua que la jeune Agathe avait les yeux humides.

— Ah mon amie ! dit cette fille à Fanchette, je ne suis pas étonnée que vous aimiez si tendrement encore votre cher Lussanville : si monsieur Satinbourg m'avait recherchée, que je l'eusse perdu, je ne m'en consolerais jamais. Heureuse celle dont il sera l'époux — ! Ma chere Agathe, répondit l'aimable Florangis, l'aimerais-tu ? — Non...car l'on n'aime pas, lorsque l'on est sans espérance. — Mais si tu pouvais espérer ? — Si je pouvais espérer ?... je préférerais monsieur Satinbourg

à tout l'univers.— [O ciel ! dit Fanchette, tu m'offres un moyen de rester libre, sans être ingrate & dure. C'en est fait, je suis décidée]. Ecoute-moi, mon Agathe; par reconnaissance envers ce jeune-homme, par respect & par déférence pour ma bonne, j'allais me donner : mais il sera plus heureux avec toi, qu'en épousant une fille, dont le cœur est rempli.. Si j'ai quelque pouvoir, sur Satinbourg— ... La marchande qui monta, interrompit cette conversation, qui fut suivie de ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXII.

Comme un dévot oprime l'innocence.

—DES gens environnent la maison, ma chere Fanchette, dit la marchande, & le tartufe Apatéon les conduit. Tâchons, ma fille, de nous dérober à ce nouveau danger—. La jeune Florangis se lève ; elle allait suivre sa maîtresse : Apatéon, escorté de quelques estafiers, se présente.

—Doucement, lui dit-il, doucement, ma chere fille... Mais ne vous effrayez pas. Je bénis le ciel, qui permet que je vous revoye, & que je prenne encore le soin de vous diriger dans un chemin sûr, loin des embuches des séducteurs, à l'abri des écueils de ce monde corrompu.— Je vous remercie de vos soins, monsieur reprit Fanchette d'une ton ferme, & je vous dispense de me prodiguer vos bontés.— Ah! ah! ma chere fille, point d'humeur: vous avez l'expérience que vous n'êtes pas ici surement; & de petites avantures assez bruyantes pour scandaliser le prochain, me font un devoir de vous en ôter... Ne m'interrompez pas, je vous prie... Et comme j'ai prévu que l'habitude d'une vie libre dans cette maison, vous la rendrait plus agréable que la mienne, où régne une régularité peut-être génante; où l'on est obligé d'aller aux offices, de faire de bonnes œuvres, de se mortifier; que j'ai jugé que vous pourriez témoigner quelques petites répugnances à vous remettre sous ma conduite: pour obvier à tout, & trancher une multitude de difficultés, de débats, de menus détails,

qu'occasionnerait l'esprit de contention & d'indocilité que l'on contracte en fréquentant les gens du monde, de quelque bon caractere que l'on soit doué, naturellement & par l'aide d'en Haut, je me suis muni, non par des vues de mechanceté, ou que je l'aie cru nécessaire; mais comme je vous l'ai fait sentir, pour opérer votre bien d'une maniere plus prompte, plus efficace pour vous, moins sujette à exciter chez moi le trouble & l'émotion que produisent inévitablement les altercations, les petites difficultés; &, que sait-on? une résistance absolue : je me suis, dis-je, muni d'un petit ordre, en bonne forme, du magistrat, & me suis fait accompagner de ces messieurs, pour que les choses se fassent sans tumulte; & que si quelques-uns de ceux auxquels vos dangereuses beautés inspirent des desirs criminels, avaient dessein de me troubler, dans l'œuvre pieuse & charitable que je fais, ils en fussent détournés par la crainte de Dieu & celle des hommes. Vous voyez que les retards seraient inutiles; il faut me suivre —.

Que mon lecteur ne s'en prenne point à moi, si le discours de ce scélérat le

révolte : tel est le langage de tous ceux qui couvrent leurs injustices du voile de la religion. Apatéon fait enlever Fanchette malgré sa résistance. La jeune Agathe s'attache à son amie ; on ne peut les séparer.— Laissez, laissez, dit Apatéon, d'un ton bénin, ravi de joie d'en empaumer deux au lieu d'une : la bonne œuvre sera double—. La marchande désespérée, s'écrie qu'on lui ravit sa fille. Mais on ne l'écoute pas : l'officier qui commandait les satellites, est persuadé qu'elle sera mieux entre les mains de monsieur Apatéon, que chez sa mére. Une voiture attendait. Le sensuel vieillard y monte avec Fanchette & sa compagne.

Dans ce moment, les deux inconnus dont j'ai parlé, & qui par hazard traversaient la rue où demeure la marchande de modes, reconnaissent monsieur Apatéon & la belle Florangis : ils veulent les aborder : mais les gardes qui sont aux portières les repoussent, donnent le signal du départ ; on court à toutes brides. L'asiatique & le gouverneur de son fils ne pouvaient revenir de leur étonnement : ils retrouvent la jeune beauté qu'ils ont

vainement cherchée : ils la revoient avec Apatéon leur ancien ami, environnée de sbires comme une prisonnière: ils se regardent: —Est-ce un songe, se disent-ils, ou sommes-nous dans le pays des fées —?

Si des raisons particulieres, qu'on saura quelque jour, n'avaient empêché l'inconnu que le petit pied de Fanchette charma, de revoir les connaissances qu'il avait à Paris, que de courses pour lui, de transes à Néné, de périls à Fanchette, n'aurait-il pas évités!

Cependant le dévot Apatéon & les deux jeunes beautés qu'il a ravies, arrivent le soir dans une jolie maison à 7 lieues de la capitale.

CHAPITRE XXXIII.

Le succès ne suit pas toujours le crime.

C'AURAIT été manquer son but que de se démasquer sur le champ. Apatéon, quoique sûr d'être connu de Fanchette, se conduisit à son égard de la même ma-

niere, que s'il eût espéré de pouvoir en imposer encore.

Il plaça d'abord les deux jeunes filles dans une même chambre, dont il prit la clef. Ensuite il congédia son escorte : soupa sobrement avec deux perdreaux, une douzaine d'alouettes, ortolans, cailles en pâté, filets de passereaux en salade, deux bouteilles de vin *bonnois* : à son dessert, composé d'excellentes compotes, & de toutes les confitures imaginables, on dit qu'il ne sabla qu'une bouteille d'*aï* : en quittant la table, il alla respirer dans un vaste parterre le parfum des fleurs, & méditer en digérant sur ce qu'il ferait des deux pouponnes qu'il avait eu l'adresse d'enlever sous la protection des loix.

Fanchette lui tenait furieusement au cœur. En voyant la lettre de la gouvernante à Lussanville & le billet de Fanchette, il s'était assuré de deux choses également importantes : que sa pupille avait été sensible ; & que Néné seule avait favorisé l'évasion de la jeune Florangis : mais comme il était content du service de la bonne, il résolut de n'en tirer aucune vengeance : (quel sacrifice cepen-

dant pour un dévot!) & de se contenter à l'avenir de lui cacher soigneusement sa jolie pupille, en la conduisant dans cette maison, inconnue à sa vieille gouvernante.

Il comprit bientôt combien il lui serait difficile de réduire Fanchette: il n'ignorait aucun des assauts que l'aimable fille avait essuyés: mais cette opiniâtre résistance augmentait ses charmes aux yeux du luxurieux dévot. Il fit servir somptueusement les deux amies; leur permit de se promener dans le jardin; affecta beaucoup de douceur & de bon-hommie: à l'exception du premier soir, il mangea toujours avec elles. Si Fanchette avait encore eu sa premiere ignorance, elle aurait été la dupe de ce rusé vieillard. Dès le lendemain, il lui fit rendre tous ses atours, & pour la forcer à s'en servir, il fit disparaître les habits qu'elle portait lorsqu'on l'avait enlevée. Il eut les mêmes soins & les mêmes égards pour Agathe; plusieurs jours se passerent sans qu'il y eût aucun changement dans la conduite d'Apatéon & dans leur sort.

L'état de l'aimable Florangis n'avait rien de pénible: elle se promettait bien que le vieillard ne gagnerait rien auprès

d'elle par la ruse, & donnait à la jeune Agathe de sages conseils. D'un autre côté, le souvenir de son cher Lussanville l'occupait : elle n'était pas fâchée de se dérober, au moins pour quelque tems, à l'empressement de Satinbourg, & même aux importunités de sa bonne. Tout, jusqu'à leurs traverses même, tourne à l'avantage des vrais amans. La jeune Agathe répandait aussi dans le sein de son amie, les secrets de son cœur.— Plut-à-Dieu (lui disait-elle quelquefois, sans prendre garde qu'elle déchirait l'ame de Fanchette) que vous pussiez encore être à votre cher Lussanville, & que moi j'eusse touché Satinbourg—! La belle Florangis regardait son innocente & naïve amie, &, les yeux remplis de larmes, souriait pourtant encore à son ingénuité.

Cependant la tranquillité dont elles jouissaient, était un calme trompeur. Un soir qu'elles prenaient le frais dans le jardin, elles apperçurent en l'air les fusées d'un feu d'artifice qu'on tirait dans la cour. Curieuses, comme le sont toutes les jeunes filles, Fanchette & la vive Agathe courent vers un balcon, pour jouir plus à leur aise d'un spectacle inattendu. Mais

à peine Fanchette y met le pied, que tout s'enfonce : elle fait un cri perçant : Agathe au déſeſpoir, s'élance pour ſe précipiter après ſon amie : Apatéon était derriére elle ; il la retint, & la laiſſe entre les mains de ſes gens, qui l'éloignerent...

Apatéon fut bientôt de retour auprès de la jeune compagne de Fanchette : il ſe flatait de réparer avec elle l'affront qu'il venait d'eſſuyer ailleurs : il prend un air affligé, ſoupire, & dit :— Aimable Agathe ! hélas ! votre amie n'eſt plus : ſa chute eſt également funeſte pour tous trois : jamais je ne m'en conſolerai. Je l'aimais ſi tendrement ! Le ciel m'eſt temoin que je ne cherchais qu'à la ramener dans la voie du ſalut, & que le plus doux de mes déſirs était de la voir heureuſe. Ah pourquoi l'ai-je arraché des lieux qu'elle avait choiſis ! Malheureux !... C'eſt ainſi qu'il cherchait à s'inſinuer dans l'eſprit de la jeune fille, après avoir quitté Fanchette, qu'il venait de faire conduire dans un appartement ſecret. Le déſeſpoir d'Agathe était trop violent pour ſe modérer.— Infâme, répondit-elle, c'eſt vous, qui cauſez ſa mort ! vous... Elle ne m'a que trop appris à vous connaître... ſcé-

lérat !... je vais faire retentir ces lieux de mes cris... Je veux être libre : qu'on me laisse aller auprès de mon amie, que je l'arrose de mes larmes, & que je meure avec elle, plutôt que de vivre à la merci d'un monstre tel que vous, hypocrite abominable—! Apatéon employa vainement les caresses ; rien ne put modérer l'affliction de la jeune Agathe ; elle s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le sein & le visage. Le vieillard, qui vit que tout de bon elle voulait mourir, pour la premiere fois éprouva des remords ; il venait de commettre un forfait inutile : son ame dure s'émut : il appelle ses gens ; fait lier Agathe ; & s'aperçevant, que sa présence l'irritait de plus en plus, il sortit.

Mais tandis que cet hypocrite infame, au lieu des plaisirs dont il se promettait de jouir dans sa petite maison avec sa belle proie, n'éprouve que des chagrins, la gouvernante, Satinbourg & la marchande étaient au désespoir. Ils se tourmentaient en vain, pour découvrir quelle route avait prise Apatéon. La marchande recourait aux magistrats ; la bonne sondait les connaissances des gens de la maison ; & Satinbourg se mettait en campagne.

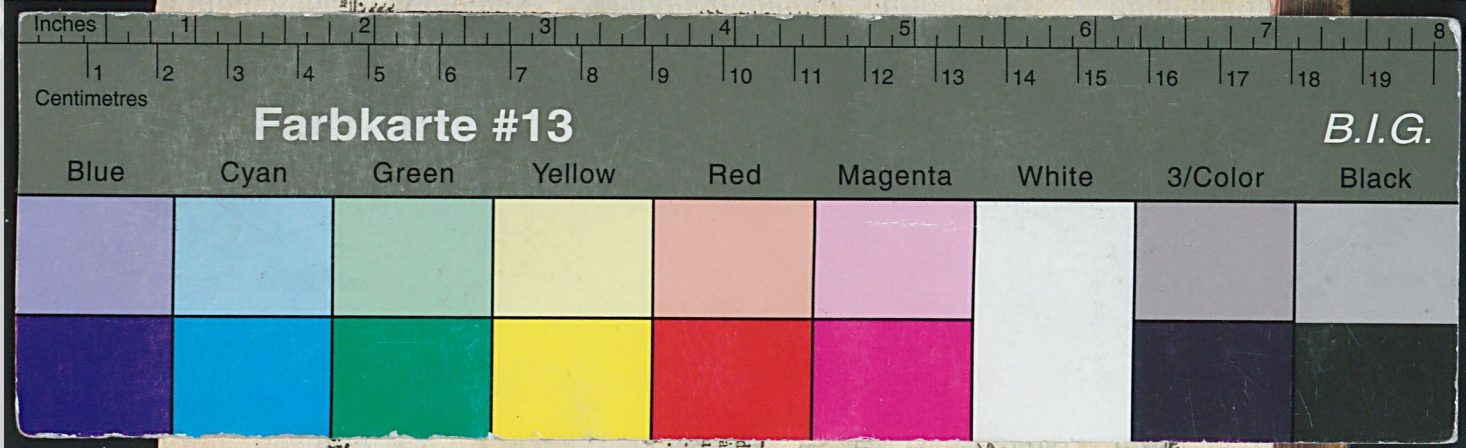
Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER, page 10
PREFACE.
Chapitre II, *Très-singulier.* 12
Chapitre III, *Qui n'en imposera pas au lecteur.* 15
Chapitre IV, *Qui devrait être le premier. Où l'on fait connaître* FANCHETTE. 21
Chapitre V, *Instructions placées à propos.* 23
Chapitre VI, *Aparences trompeuses.* 31
Chapitre VII, *Danger qu'on aura prévu.* 36
Chapitre VIII, *Par bonheur!* 39
Chapitre IX, *Par hazard.* 44
Chapitre X, *Ressource inattendue.* 52
Chapitre XI, *Reviendra-t-il?* 57
Chapitre XII, *Nouvelle conquête: S'en réjouira-t-on?* 63
Chapitre XIII, *C'en est trop d'un.* 69
Chapitre XIV, *Où tout le monde est content sans en avoir sujet.* 76
Chapitre XV, *comme* Fanchette *interroge son cœur.* 81
Chapitre XVI, *Où le pied de* Fanchette *soumet tout.* 85

Chapitre XVII, *Qui doit avoir de grandes suites.* 92
Chapitre XVIII, *foule d'amans.* 95
Chapitre XIX, *Où* Fanchette *est modeste & généreuse.* 103
Chapitre XX, *Le pied lui gliſſe : elle va tomber.* 107
Chapitre XXI, Fanchette *perd une de ſes mules.* 113
Chapitre XXII, *Préſens qui deviendront fameux.* 119
Chapitre XXIII, *Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire.* 123
Chapitre XXIV, *Péril qui fera trembler.* 128
Chapitre XXV, *Evénement fatal.* 136
Chapitre XXVI, *Réflexions.* 141
Chapitre XXVII, *Danger plus grand que tout ce qu'on a vu.* 147
Chapitre XXVIII, *Nouveau déſeſpoir.* 153
Chapitre XXIX, *Il y a du remede à tout.* 161
Chapitre XXX, *Ce qui conſole les amans affligés.* 167
Chapitre XXXI, *Qui ſurprendra.* 174
Chapitre XXXII, *Comme un dévot opprime l'innocence.* 181
Chapitre XXXIII, *Le ſuccès ne ſuit pas toujours le crime.* 185
Fin de la Table de la premiere partie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-650542-p0198-0


Inches
1
2
3
4
5
6
7
8
Centimetres
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Farbkarte #13
B.I.G.
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black